



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

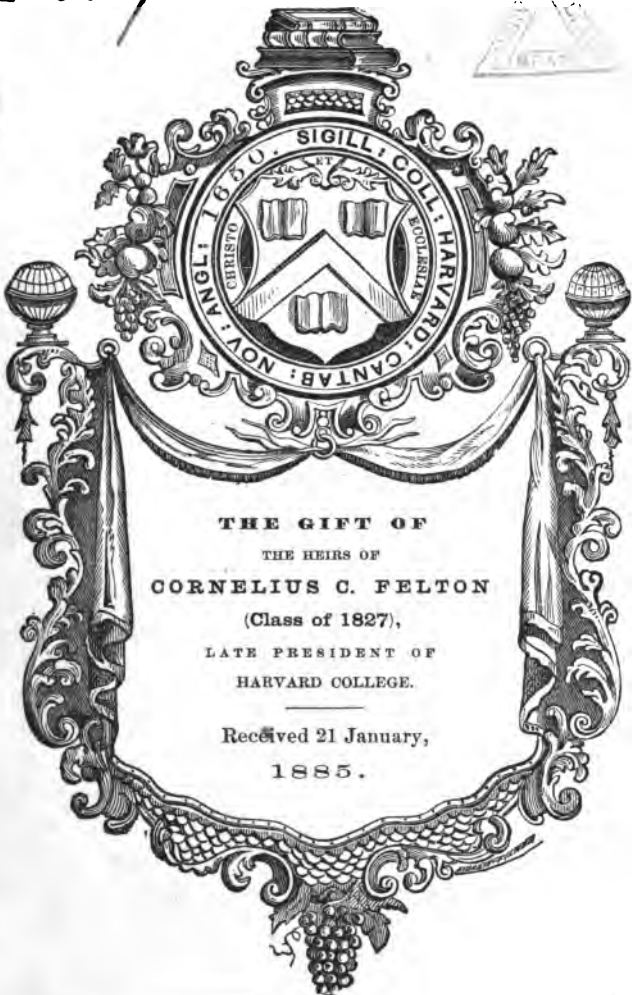
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



HN X8AL Q

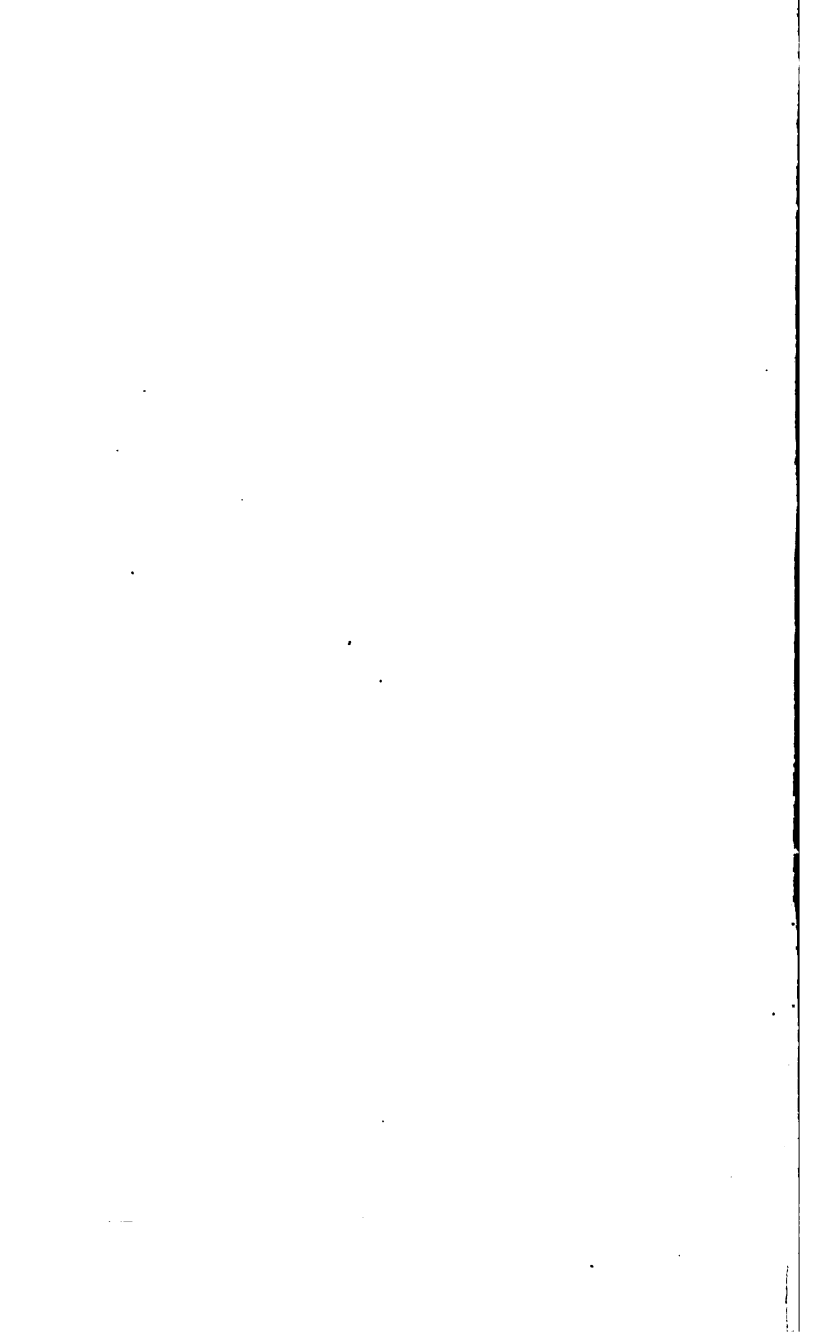
42556.9



THE GIFT OF
THE HEIRS OF
CORNELIUS C. FELTON
(Class of 1827),
LATE PRESIDENT OF
HARVARD COLLEGE.

Received 21 January,
1885.





alg.

POÉSIES NOUVELLES

PAR

J. REBOUL

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

POÉSIES NOUVELLES

PAR

Jean
J. REBOUL

DE NIMES



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, RUE DE LILLE

1846

42556.9

1885. Jan. 21,

Gift of

The Heirs of C. C. Felton.

TABLE DES MATIÈRES.

Note de l'auteur Page VII

LIVRE PREMIER. — ÉLÉGIES.

I. A une chouette.....	1
II. A la rose du Bengale	7
III. A l'heure où l'aurore étincelle.....	11
IV. L'orage couve	13
V. Nul ne la connaissait.....	17
VI. Confiance.....	19
VII. Première douleur.....	23
VIII. L'enfant noyé	27
IX. La bergère et le papillon	31

LIVRE DEUXIÈME. — POÉSIES RELIGIEUSES.

I. La Passion.....	37
II. La Madeleine aux pieds du Christ	53
III. Le Camoens et son Noir.....	59
IV. Pour les victimes de la Guadeloupe	71
V. Vision de Job.....	77
VI. La défaite de Sennachérib	79
VII. A M. Marcellin Defresne fils	85

LIVRE TROISIÈME. — POÉSIES DIVERSES.

I. A Chateaubriand.....	89
II. La parole humaine.....	102
III. A Charles X.....	109
IV. Une quête pour les Espagnols.....	117
V. A J. Reboul, par Altaroche.....	123
VI. A M. Altaroche.....	129
VII. Une sieste, poème	133

VIII. Chant du marin.....	Page 165
IX. Le tombeau de Polémon, Idylle.....	167
X. Élégie romaine.....	173
XI. Jules César. Chant romain.....	177
XII. Hymne à Clémence Isaure.....	183
XIII. A Pierre Corneille.....	193
XIV. Le poète.....	201
XV. Les deux coupes.....	209
XVI. Sur la mort de Sigalon.....	215
XVII. A mademoiselle Orbeliu.....	221
XVIII. A mademoiselle Anne de Wielhorski.....	225

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

NOTE DE L'AUTEUR.

Les pièces contenues dans ce volume ont été composées en des temps différents. Plusieurs datent de ma jeunesse ; ce sont , en général , celles qui expriment des sentiments naturels à cette époque de la vie , et qui sembleraient ridicules à un âge plus avancé. Je veux parler de ces rêves d'amour et de gloire , douces illusions qui se bercent mutuellement dans l'oubli de leur fin dernière.

Il est une époque où l'homme renfermé en lui-même additionne toute sa vie , et ce triste inventaire tourne toujours , hélas ! au déficit. Heureux alors celui qui , abandonnant sans regrets un monde qu'il voudrait en vain retenir , tourne les yeux vers d'autres régions afin d'en

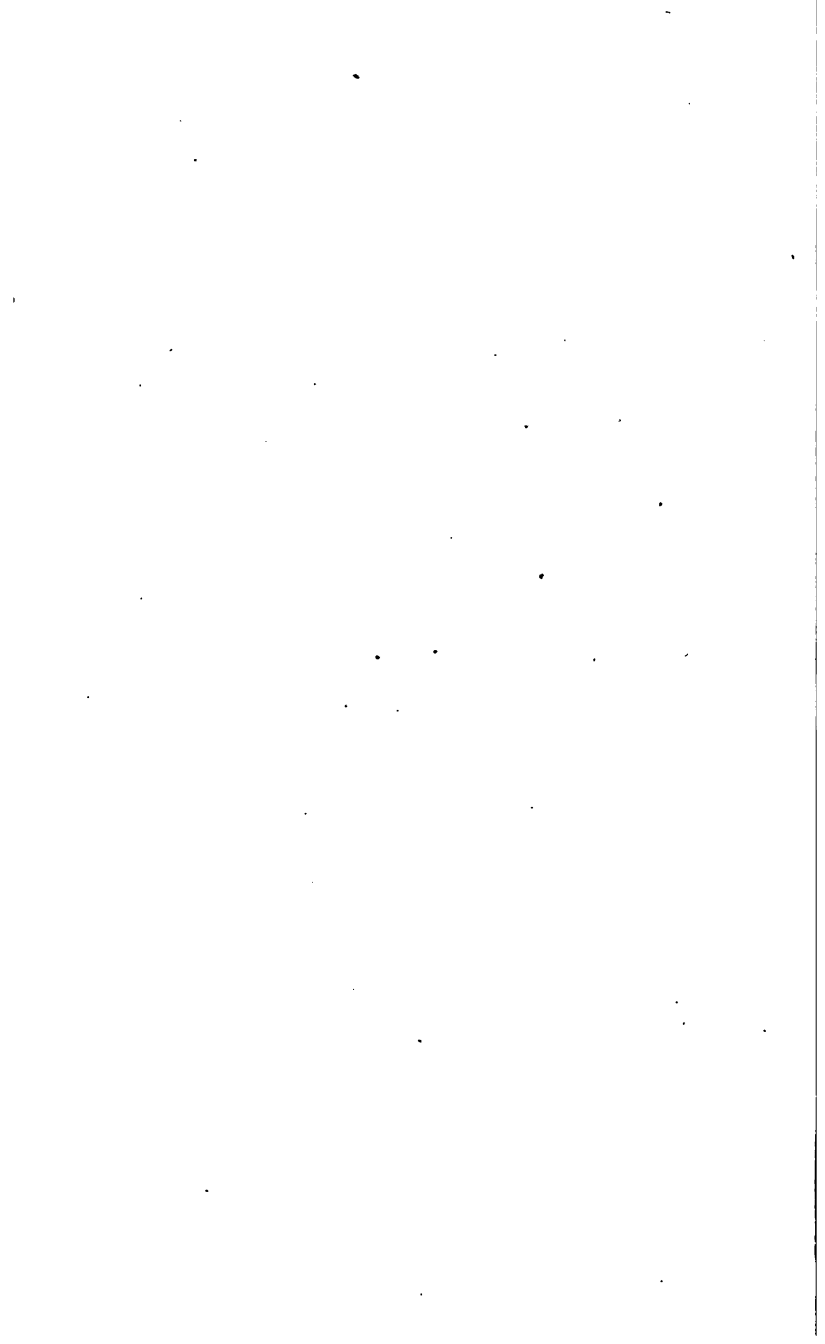
faire la conquête, et s'enrichissant, pour ainsi dire, de ses pertes, compense et au delà par la force de la raison ce qu'il a perdu des jouissances du cœur.

J. REBOUL.

Avril 1846.

LIVRE PREMIER

ÉLÉGIES



ÉLÉGIES.

I

A UNE CHOUETTE

QUI CHANTAIT SUR LA DEMEURE D'UN PAUVRE.

Ah ! si ton bien suprême
Est dans l'effroi que sème
Ta lamentable voix,
Triste oiseau de la tombe,
Pourquoi, quand la nuit tombe,
Chanter sur ces vieux toits ?

A UNE CHOUETTE.



Si tu veux qu'on frissonne
A ta voix monotone,
Vole aux riches réduits :
Cet asile recèle
Une misère telle,
Que tu la réjouis.



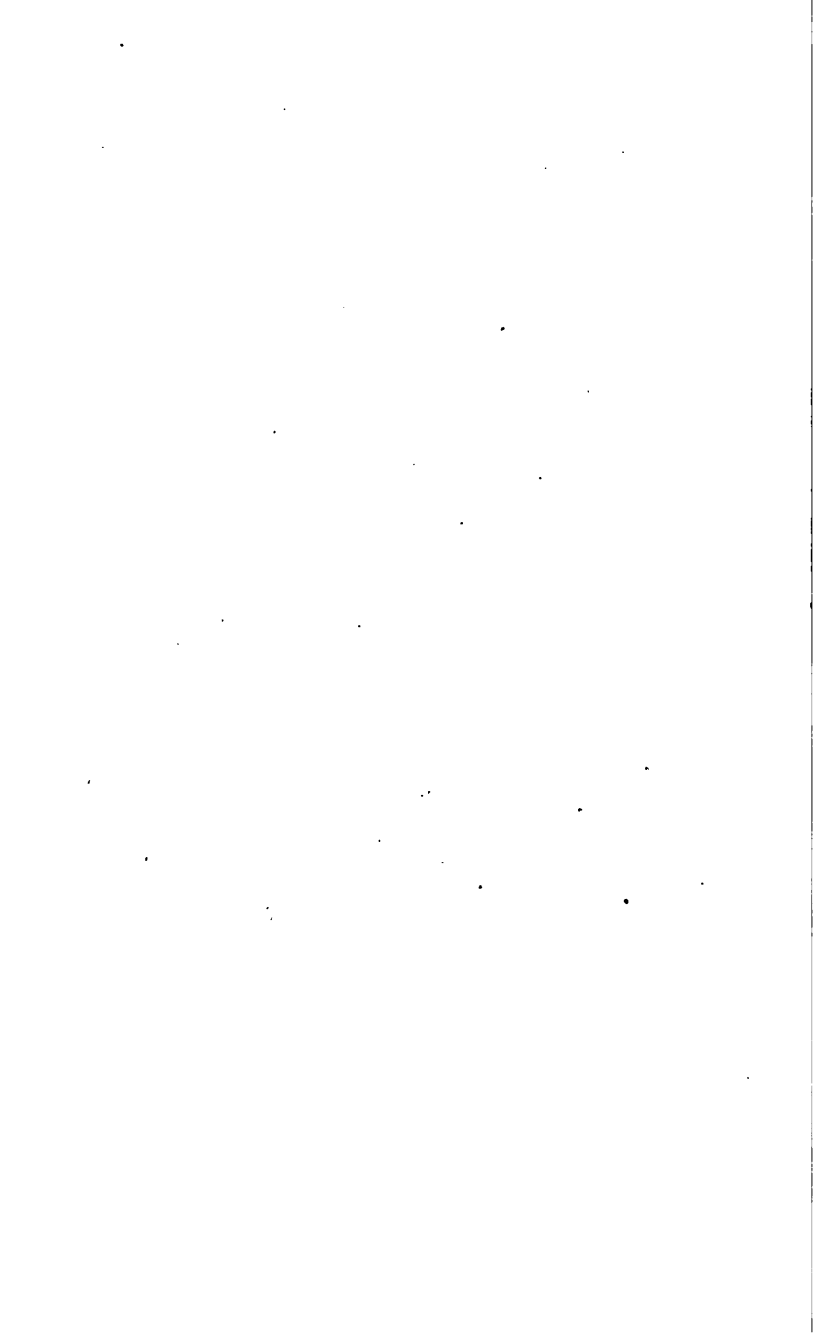
Au funèbre présage,
Plus d'un pâle visage
Y prend un air serein :
Si le berceau sans lange
En un cercueil se change,
L'enfant n'aura plus faim.



Et si la mort opère
Sur la mère ou le père,
Leur œil, dans la stupeur,
Ne verra plus leur fille
Manquer d'uné guenille
Pour voiler sa pudeur.



Quelle que soit la tête
Sur qui ton vol s'arrête,
On bénira son sort ;
Dans ce séjour d'alarmes,
La vie a plus de larmes
Que n'en aurait la mort.



II

A LA ROSE DU BENGALE.

Pourquoi, sur ta tige attachée,
Briller de si vives couleurs,
Tandis que la terre est jonchée
De la dépouille de tes sœurs ?



Quand tout revêt de pâles teintes,
Que le vallon se voit flétrir,
Que le vent arrache des plaintes
A la feuille qu'il fait mourir;



Quand chaque jour le soleil baisse
Et voile son front radieux,
Pourquoi troubler cette tristesse
Qui règne de la terre aux cieux ?



A ton aspect l'âme est en proie
A de pénibles sentiments;
Ton existence est une joie
Qui se rit des gémissements.

A LA ROSE DU BENGALE.

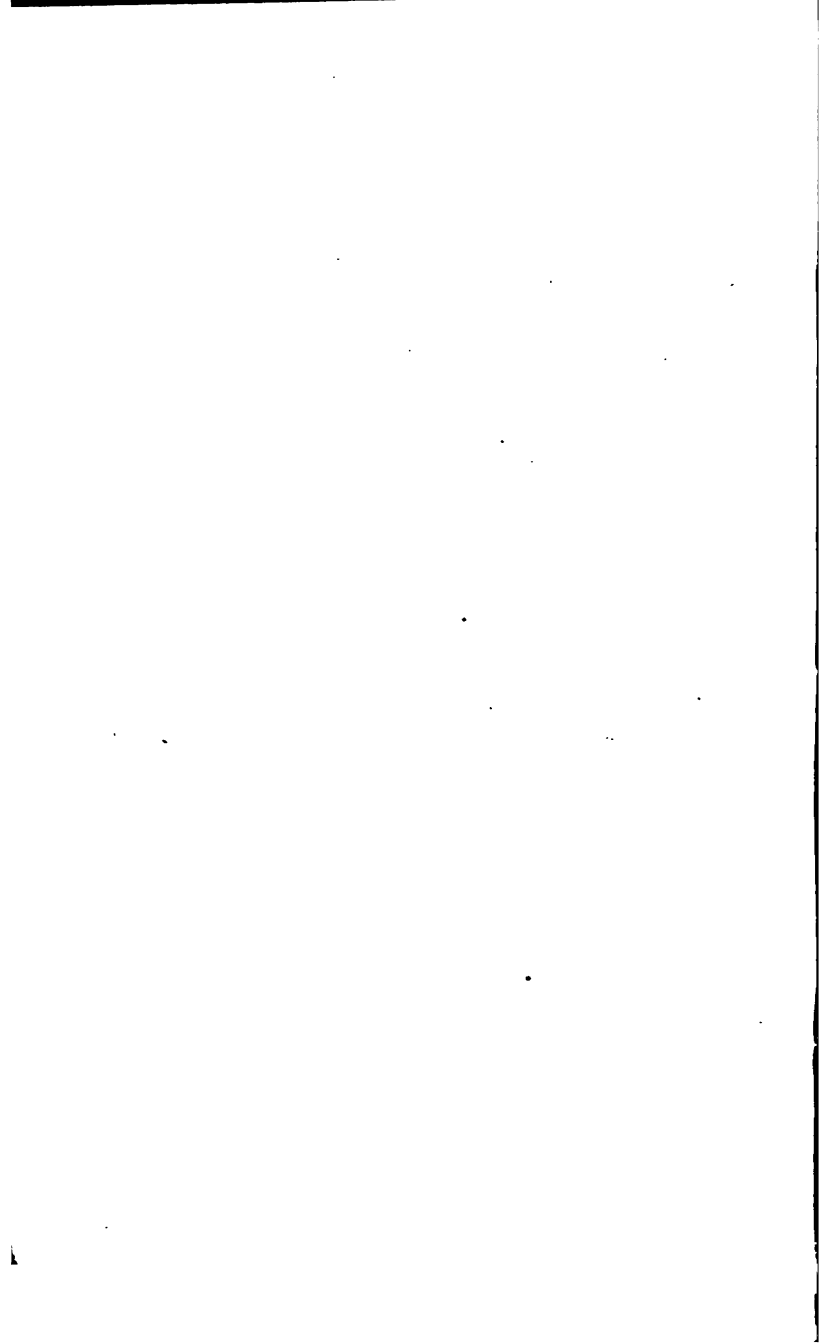


La félicité solitaire

Peut-elle exister sans remord?

Ah! quand on est seul sur la terre,

Notre refuge est dans la mort.



III

ÉLÉGIE.

A l'heure où l'aurore étincelle,
Auprès du rivage passant,
L'onde berçait une nacelle
Au gré d'un souffle caressant.



Au moment où le jour s'efface,
Vers les mêmes bords ramené,
Je revis l'esquif à sa place,
Les flots l'avaient abandonné.



Ainsi, mortel, avec mollesse
La vague de la volupté
Te balance un jour... et te laisse
Solitaire et désenchanté.

IV

ÉLÉGIE.

L'orage couve au sein de nos jours les plus beaux ;
La mort ouvre ses bras aux plus riantes choses ;
Le basilic habite au bord des claires eaux ;
Et la vipère au fond de la touffe de roses.
Lise à l'esprit candide , aux célestes appas ,
Entrait dans son printemps , confiante et joyeuse ;
Hélas ! la pauvre enfant ignorait qu'ici-bas
L'âme la plus aimante est la plus malheureuse.



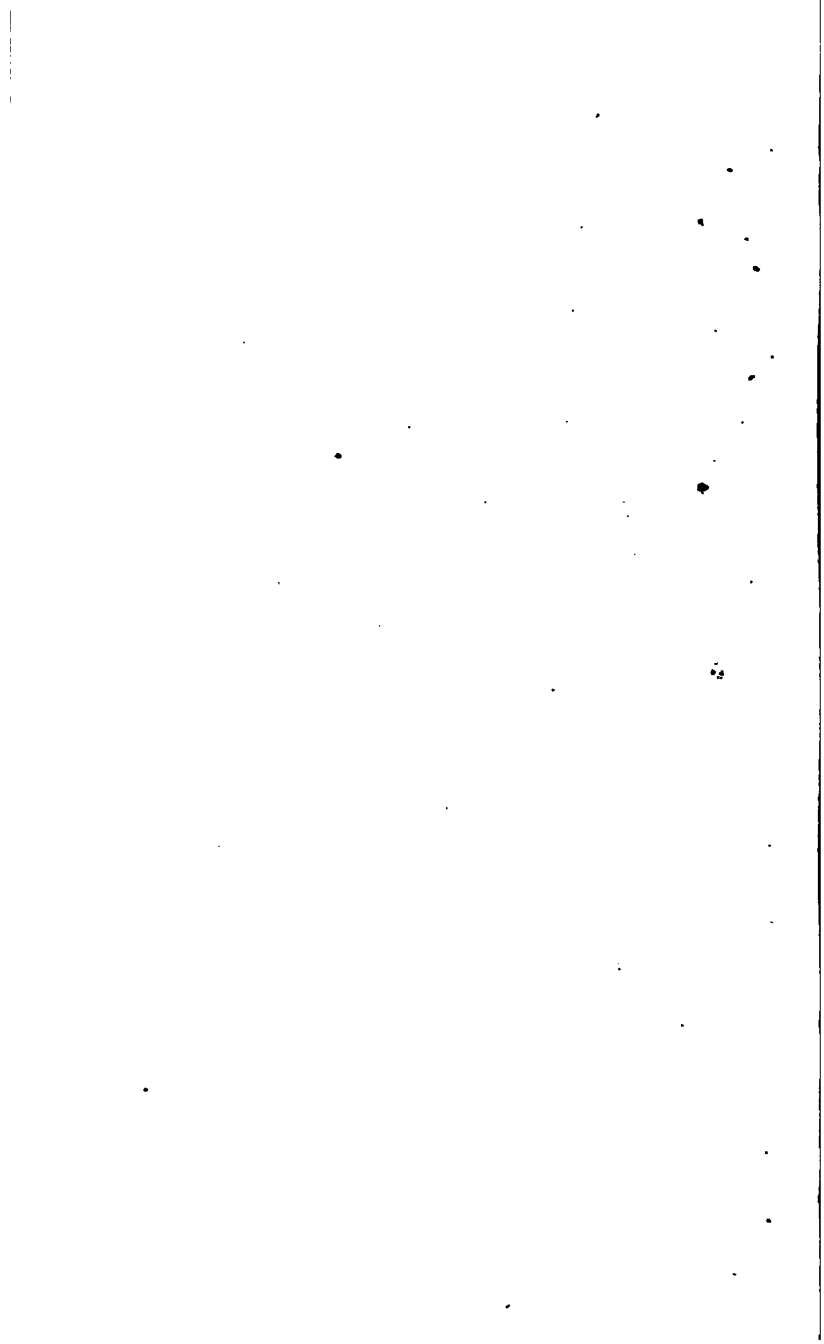
Sa beauté captiva le fils d'un grand seigneur ;
Elle prêta l'oreille à de douces paroles ;
L'amour n'a rien à lui : le brillant corrupteur
Reçut de vrais serments pour des serments frivoles.
Mais bientôt il s'enfuit pour chercher à la cour
Alliance plus haute et plus avantageuse ;
L'amante délaissée en pleura nuit et jour :
L'âme la plus aimante est la plus malheureuse.



Pour charmer la douleur où son cœur est noyé ,
Près d'elle on appela ses compagnes chéries ;
Mais , hélas ! par les soins de la tendre amitié
Les peines de l'amour ne sont pas endormies.
Par les détours secrets que le fleuve décrit ,
Lise allait tous les jours solitaire et rêveuse....
Le fantôme adoré restait dans son esprit :
L'âme la plus aimante est la plus malheureuse.



Un soir, on l'attendait au foyer paternel,
Elle ne revint pas à l'heure accoutumée ;
Sa famille, plongée en un chagrin mortel,
Va demandant à tous sa fille bien-aimée.
* A la triste lueur d'un fanal expirant,
Longtemps on explora sa trace ténébreuse :
On ne trouva qu'un schall sur le bord du torrent....
L'âme la plus aimante est la plus malheureuse.



V

ÉLÉGIE.

Nul ne la connaissait ; mais devant ma demeure
Je la voyais passer, toujours à la même heure ;
Jamais plus beau rayon de la Divinité
Sur le profil humain ne s'était reflété.
Mon âme en jouissait sans remords et sans crainte :
Plus je la contemplais , plus je la trouvais sainte.
Pour ne la point ternir dans mon illusion ,
Je ne cherchai jamais à connaître son nom ,

Afin que rien d'humain ne se mêlât dans elle ,
Et qu'elle fût pour moi d'origine immortelle.
Un jour pourtant, ce jour me fut un jour de deuil ,
Je ne la revis point passer devant mon seuil ;
Hélas ! et depuis lors je ne l'ai plus revue ,
Et ne sais que devint ma charmante inconnue.
Mais sa céleste image est dans mon souvenir :
Nul pouvoir ici-bas ne saurait l'en bannir.
Et, touchant de mon luth la corde languissante ,
Quand je veux évoquer, pour une œuvre naissante ,
Quelque type idéal du monde des amours ,
C'est elle qui se lève et qui répond toujours.
Exhalez-vous, parfums d'espérance dernière !
Si cette ange exilée est remontée aux cieux ,
Quand la main du trépas aura clos ma paupière ,
Mon cœur en aura soif au séjour de lumière ,
Et la reconnaîtra bien plus tôt que mes yeux.

VI

CONFIDENCE.

LA JEUNE FEMME.

Quelle secrète injure auras-tu donc reçue ?
Pourquoi cette pâleur et ce triste maintien ?
Cette larme qui tombe et craint d'être aperçue
Me cache quelque chose, et cela n'est pas bien.

LA JEUNE VEUVE.

Il est au fond de l'âme, ô ma douce compagne,
Des peines qu'on ne peut avouer qu'à Dieu seul ;
Qu'il faut que le mystère à jamais accompagne,
Et qu'on doit emporter sous son dernier linceul.

LA JEUNE FEMME.

Cependant, ô ma sœur, car le nœud qui nous lie
Me permet envers toi d'user d'un nom si cher,
Parle, tu me connais : dans le sein d'une amie
Le chagrin que l'on verse en devient moins amer.

LA JEUNE VEUVE.

Oh ! mon Dieu ! je croyais dans mon âme oublieuse,
Que la mort nous laissait reprendre notre foi...
Mais non, non : mes aveux te rendraient malheureuse,
Ma sœur ; mon amitié n'est plus digne de toi.

LA JEUNE FEMME.

Achève, ma tendresse implore cette épreuve.

LA JEUNE VEUVE.

Ces jours donc, dans la soif de ses enivrements,
Je quittai pour le bal mes vêtements de veuve,
Et j'y parus, le front orné de diamants.

Et le soir, de retour, j'étais devant ma glace,
Et mes yeux me disaient que j'étais belle encor;
Mais, ô terreur! soudain mon image s'efface,
Et je vois apparaître... une tête de mort!

Et son front dépouillé reprend sa chevelure,
Ses yeux vides et creux rallument leur flambeau,
La chair couvre la joue et refait la figure...
Je reconnus les traits d'un époux au tombeau.

Et dans son ironique et funèbre déboire,
Sa lèvre m'adressa de terribles discours
Que tu n'entendras point... mais, si tu veux m'en croire,
Gardons la foi jurée à nos premiers amours.

VII

PREMIÈRE DOULEUR.

Mon père m'appela qu'à peine il était jour :
Viens, me dit-il, aux champs nous irons faire un tour.
Prends mon sac et mets-y les rets aux grandes mailles
Le temps est magnifique et nous aurons des cailles.
Je sautai de mon lit plein d'un joyeux émoi ;
L'aurore était alors si nouvelle pour moi !

C'était au mois d'avril , j'étais enfant : cet âge
Voit plus beau le soleil , les fleurs et le feuillage.
Parmi les blés mouillés des larmes du matin ,
Nous allions tous les deux , quand , sur notre chemin ,
S'essayant à voler , de la branche d'un saule
Un jeune passereau tomba sur mon épaule.
Mon père le saisit d'une subite main
Et délicatement le glissa dans mon sein ,
Afin qu'il retrouvât la chaleur naturelle
De son nid recouvert par l'aile maternelle ;
Et puis il va sur l'herbe étendre son filet .
De revoir mon oiseau le désir me brûlait.
Je le rettre au jour et l'admire et le baise ,
Laisant mon père au loin chasser tout à son aise.
De retour au logis , j'émiellai de mon pain ,
J'instruisis mon captif à le prendre en ma main ,
A venir , en volant au son de ma parole ,
Se percher sur mon doigt , ou bien sur mon épaule ,
De son bec turbulent agiter mes cheveux ;
A partager enfin mes repas et mes jeux.
Ma jeune sœur avait , d'une main délicate ,
Festonné pour sa crête une étoffe écarlate
Qui , dans un suc gluant imbibée à demi ,
Se fixa sur le front de notre doux ami.

Cet ornement semblait lui changer sa nature :
C'était un petit coq, une miniature.
J'en étais fou. Sortant de l'école, le soir,
C'était lui le premier que je voulais revoir.
En me voyant venir il agitait son aile ;
Sa joie à mon aspect était toujours nouvelle ,
Et moi je redoublais de tendresse et de soin.
Mais un jour , de nos jeux hypocrite témoin,
Le gros chat du voisin d'un coup de griffe enlève
Et met entre ses dents mon malheureux élève.
La foudre ne m'eût pas produit pareil effet :
Sous ce coup accablant je restai stupéfait.
Mais bientôt, saisissant la broche dans ma rage ,
Je suivis le brigand jusqu'au troisième étage,
Où dans un noir grenier , à travers les sarments ,
Aux lueurs de ses yeux , infernaux diamants ,
Je le surpris, venant de dévorer sa proie ,
Et se léchant encor dans sa barbare joie.
Mais le monstre en son trou sut si bien se blottir
Que je ne pus jamais l'atteindre et le punir ;
Alors dans ma douleur, ou plutôt ma colère ,
J'arrachai mes cheveux et me roulai par terre ,
Et ma mère accourut à mes pleurs, à mes cris ,
Et me dit : « Qu'as-tu donc à pleurer , ô mon fils ?

« Pour un sujet plus grave il faut garder les larmes ;

« La vie aura pour toi de plus rudes alarmes.

« Pour un oiseau perdu faut-il te désoler ? »

Mais aucune raison ne put me consoler.

C'est la première mort qui frappe ma pensée ,

Et ma jeune âme en est profondément blessée ;

Et depuis lors, mon Dieu ! que d'êtres adorés

Aux besoins de mon cœur ont été retirés !

La face dans les mains de pleurs toutes mouillées ,

Que de fois j'ai subi de funèbres veillées !

Que de fois l'agonie, en partant pour les cieux ,

M'a donné le baiser de ses derniers adieux !

Et si notre existence est dans ce que l'on aime ,

Dans la nuit du tombeau que de parts de moi-même !

Dans son isolement, linceul anticipé ,

Mon cœur de plus en plus se voit enveloppé ;

Et pour me rendre encor la douleur plus amère

Ces mots, hélas ! trop vrais que m'adressa ma mère ,

A chaque nouveau deuil viennent se rappeler

A l'esprit de son fils, qui s'en voit accabler.

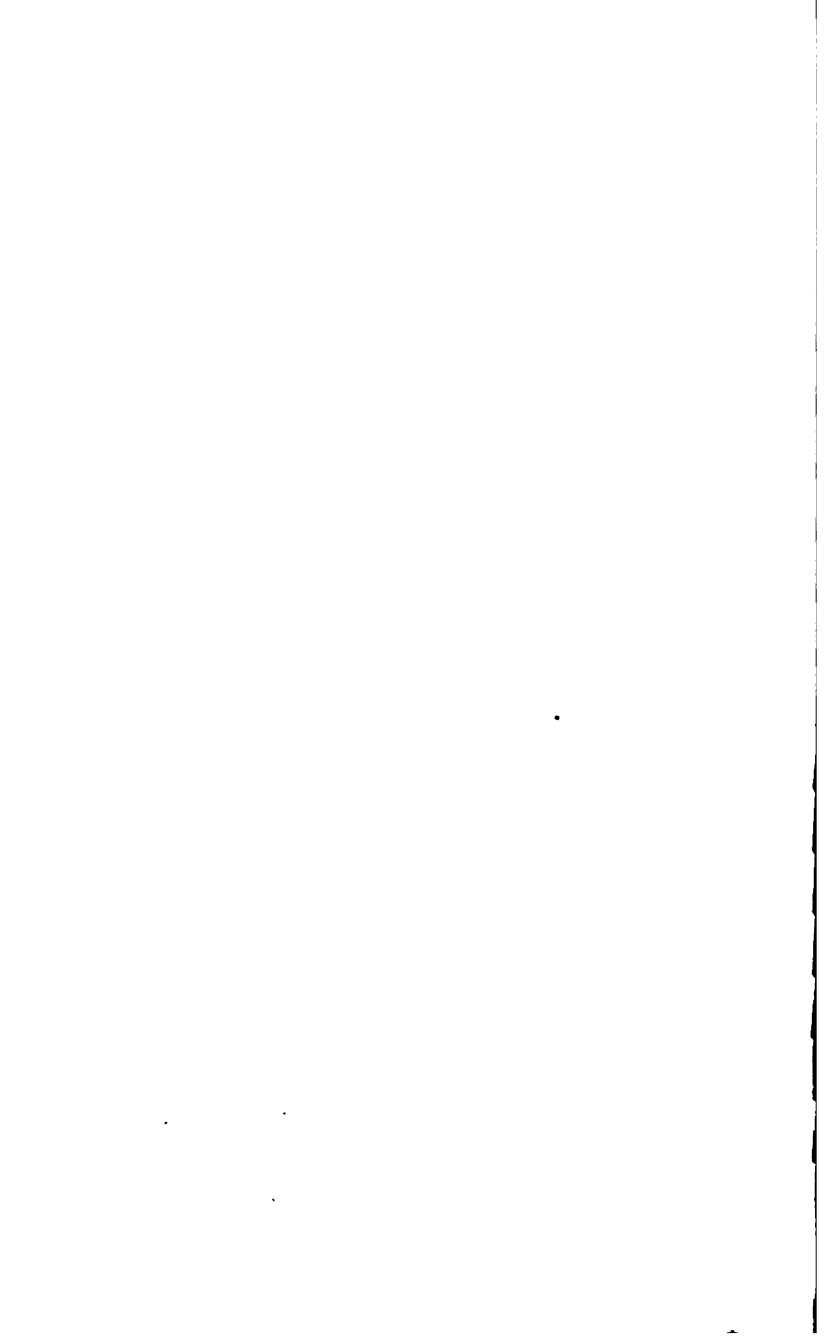
VIII

L'ENFANT NOYÉ.

Le fleuve impétueux l'a roulé dans son cours ;
Il n'est plus, il n'est plus ! l'enfant de leurs amours ,
L'enfant de leur désir , l'enfant de leur délice.
Je te l'avais bien dit , malheureuse nourrice ,
Lorsque tu le laissais jouer seul sur le bord ,
Que nos cygnes un jour lui causeraient la mort.

Jamais avec plaisir mon œil sur le rivage
N'a vu sa jeune main caresser leur plumage ;
Je pâlisais d'effroi quand ces fatals oiseaux
Le quittaient brusquement pour sillonner les eaux ;
Lorsque , les bras tendus vers la glissante rive ,
Pleurant , il rappelait leur troupe fugitive ,
Et que , les trouvant sourds à ses cris douloureux ,
Il voulait s'élançer pour jouer avec eux ,
Comme s'il avait eu le secours de leurs ailes
Et que sous lui les flots eussent été fidèles!..
Comment vous apprendrai-je , ô couple infortuné ,
Le funeste destin de votre premier-né?
Pourrai-je soutenir votre douleur amère ,
O père malheureux ! plus malheureuse mère !
Mon esprit , qui faiblit , mesure avec frayeur ,
Connaissant votre amour , toute votre douleur.
Pleurant un fils perdu , la plainte de la femme
Exhale des sanglots qui vous déchirent l'âme ,
Et cette affliction est lente à s'endormir.
Pauvre mère ! quels maux il te faudra souffrir !
En rêvant de ton fils , hélas ! ta main avide
Fouillera dans sa couche et la trouvera vide ,
Sentira son berceau , balancé dans la nuit ,
Léger comme un rameau dépouillé de son fruit ;

Et le jour, quand sur l'onde, où leur essaim s'étale,
Ces oiseaux, dont la grâce est pour toi si fatale,
Viendront à tes regards renouveler leurs jeux,
Qui peut dire les pleurs qui mouilleront tes yeux !
Oh ! que celui qui tient le suprême dictame
Daigne guérir le coup qui va frapper ton âme ;
Car du Verbe mortel le son est impuissant
Pour endormir le deuil qu'une mère ressent.
Il faut, dans le secret, afin qu'il se console,
Qu'il entende frémir la céleste parole ;
Car c'est un océan d'amour et de douleur
Dont Dieu seul peut sonder toute la profondeur.



IX

LA BERGÈRE ET LE PAPILLON.

Tandis que le jour s'achevait ,
Seule sur un banc de fougères ,
Gentille bergère rêvait
A ce que rêvent les bergères.



Voilà que pour se délasser
Des longues courses de son aile,
Un papillon vient se placer
Sur sa main blanche. « Ah ! lui dit-elle...



Ah ! lui dit-elle, ami naïf,
Ta confiance m'intéresse,
Je ne te rendrai pas captif
Et respecterai ta faiblesse.



C'est bien de ne pas t'effrayer
D'une jeune fille novice ;
C'est elle qui va supplier
Et te demander un service.



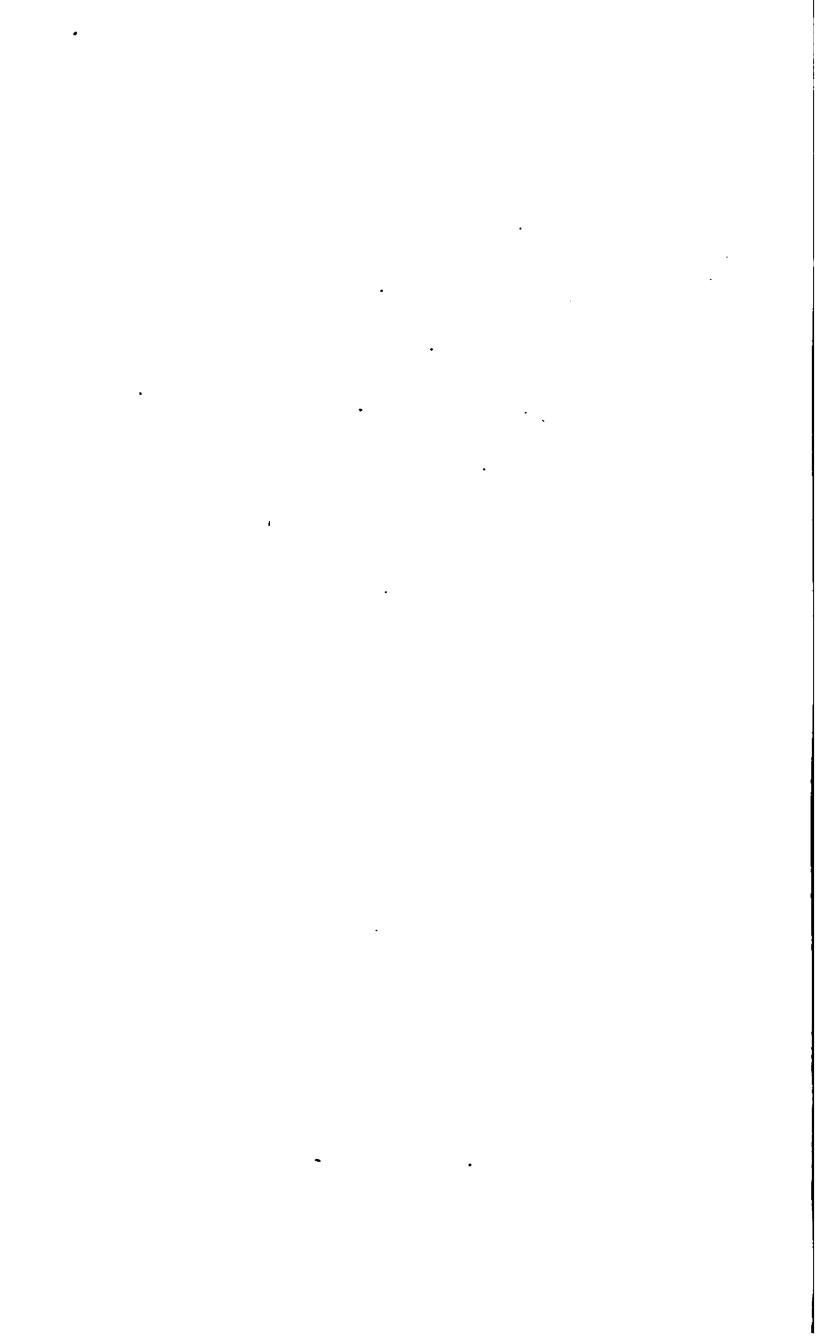
Mes compagnes m'ont raconté
Que ton essor, riant présage ,
Nous dit toujours la vérité
Sur notre futur mariage.



Eh bien ! ton vol m'indiquera ,
S'il est vrai que ton vol devine ,
La demeure où me conduira
Celui que le ciel me destine. »

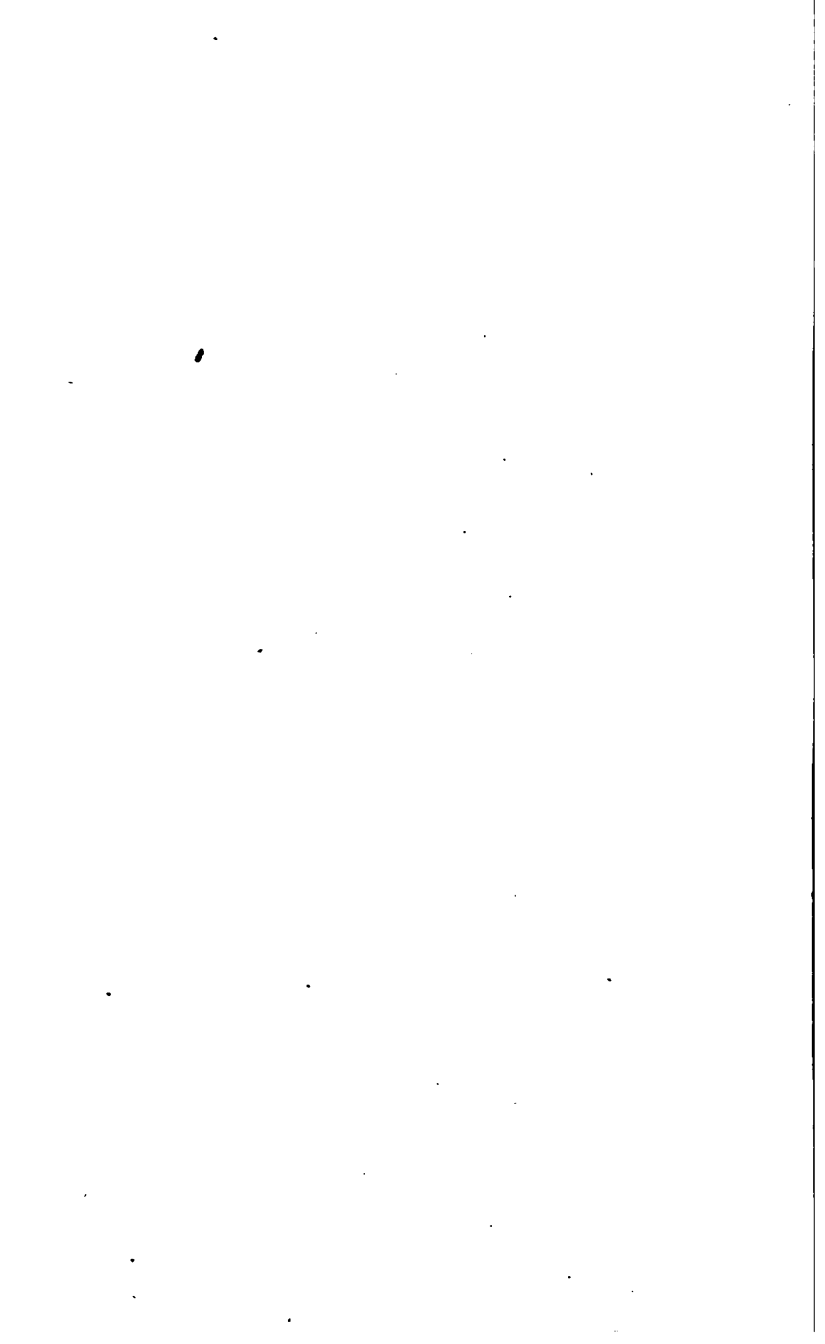


Soudain le brillant papillon
Quitte les doigts de la bergère ,
Décrit un léger tourbillon ,
Et vole, hélas !... au cimetière.



LIVRE DEUXIÈME

POÉSIES RELIGIEUSES



POÉSIES RELIGIEUSES.

I

—
A M. DEFRESNE.

—
LA PASSION.

ORATORIO.

—
PREMIÈRE PARTIE.

L'entrée à Jérusalem.

UN HABITANT DE JÉRUSALEM.

Gloire au fils de David ! des palmes sur sa tête !
Que l'antique *hosanna* devant lui se répète :
Mortels infortunés dont il guérit les maux ,
Possédés délivrés des esprits infernaux ,

Aveugles qui voyez la céleste lumière,
 Boiteux qui sans appui parcourez la carrière,
 Morts vivants délivrés de la nuit des tombeaux;
 La fête de Jésus est aussi votre fête :
 Jérusalem est sa conquête,
 Sous ses pas glorieux étendez vos manteaux.

CHOEUR DES HABITANTS DE JÉRUSALEM.

Gloire au fils de David ! des palmes sur sa tête !
 Que l'antique *hosanna* devant lui se répète ;
 Que d'aise et de plaisir tressaillent nos coteaux :
 Jérusalem est sa conquête !
 La fête de Jésus est aussi notre fête :
 Sous ses pas glorieux étendons nos manteaux !

UN ANGE.

Frères, nous qui savons où le Seigneur s'avance,
 Et que le temps est arrivé,
 Où le Juste par excellence
 Doit être comme un réprouvé,

Pleurons ; sur lui l'enfer aura toute puissance ;
Ses amis les plus chers le fuiront lâchement ,
A l'outrage, à la mort, ce triomphe le mène,
Et de ces jours d'accablement
Le néant de la gloire humaine
A le premier enseignement.

CHOEUR DES DÉMONS.

L'oïnt du Seigneur est notre proie :
Vengeons nos antiques douleurs ;
Puisque le ciel est dans les pleurs,
L'enfer doit être dans la joie.

SATAN seul.

Quand le méchant est par moi tourmenté
Je me fais la guerre à moi-même ;
Mais avoir à punir la divine bonté,
O mes noirs compagnons, c'est une volupté
Qui me fait oublier le feu de l'anathème
Et le poids accablant de mon éternité.

CHOEUR DES DÉMONS.

L'oint du Seigneur est notre proie :
Vengeons nos antiques douleurs ;
Puisque le ciel est dans les pleurs,
L'enfer doit être dans la joie.



DEUXIÈME PARTIE.

Le Jardin des Oliviers.

LE CHRIST.

Accorde quelque trêve à mes esprits troublés,
Dieu trois fois saint ! ton fils à tes yeux est infâme ;
Je ne puis sans horreur regarder dans mon âme :
Tous les forfaits du monde y sont accumulés.



Le passé, le présent, l'avenir me pénètre
De honte, de remords, de douleur et d'effroi ;
Crimes déjà commis et crimes à commettre :
L'enfer de tous les temps tombe et pèse sur moi !



Si mon sang doit laver cette immense souillure,
Prends-le, je te le donne, et le donne pour tous ;
Qu'il ne soit un seul point dans toute la nature
Qui ne soit affranchi de ton juste courroux.



Mais mon amour doit être accueilli par la haine ;
Quels tableaux accablants m'offrent les temps futurs !
Ma croix foulée aux pieds par la sagesse humaine ,
Et mon sang rejeté comme un breuvage impur.



Épargne ce calice à ma lèvre tremblante ;
Je voudrais vainement en effleurer le bord :
Je me sens inondé d'une sueur sanglante ,
Et mon âme est, hélas ! triste jusqu'à la mort.

L'ANGE.

O Jésus ! sur mon sein reposez votre tête ,
Mais pour recommencer vos pénibles combats.

LE CHRIST.

O mon père ! qu'enfin ta volonté soit faite :
Ton fils obéissant va marcher au trépas.



TROISIÈME PARTIE.

UNE FEMME DE JÉRUSALEM.

Cette aurore en dit plus que toutes les ténèbres.
Quelle calamité nous menace aujourd'hui ?
De la tour de David sont tombés à grand bruit
Les boucliers conquis dans cent combats célèbres.
 Jérusalem a vu pendant la nuit
 Errer des fantômes funèbres.
Quelle calamité nous menace aujourd'hui ?

DEUXIÈME FEMME DE JÉRUSALEM.

Ah ! votre crainte n'est point vaine :
De Jésus déplorez le sort ;
Hérode l'a surpris pour lui donner la mort ,
D'un disciple maudit l'avarice inhumaine
L'a livré lâchement pour trente pièces d'or !

TROISIÈME FEMME DE JÉRUSALEM.

Cet infâme a baisé son maître
Pour le désigner aux soldats.

PREMIÈRE FEMME DE JÉRUSALEM.

Et quel est le nom de ce traître ?

DEUXIÈME FEMME DE JÉRUSALEM.

Le nom de ce traître est Judas.

TOUTES ENSEMBLE.

Que ce nom soit maudit chez la race future ,
Comme il l'est par nous aujourd'hui ;
Que le mépris des temps s'accumule sur lui ;
Qu'il soit la plus cruelle injure
Dont l'homme puisse être assailli ,
Afin que sa honte renaisse ,
Que l'indignation le retire sans cesse
Des froides ombres de l'oubl .

QUATRIÈME PARTIE. ,

Le supplice.

LES JUIFS.

A la mort ! à la mort ! innocent ou coupable ,
Que son sang retombe sur nous !
Que nos derniers enfants éprouvent son courroux ;
Que sa vengeance nous accable !
Qu'importe un avenir favorable ou cruel ,
Pourvu qu'il meure avec ignominie ?
Trafnant un opprobre éternel ,
Que notre race sans patrie
Soit comme la forêt flétrie
En proie aux quatre vents du ciel.

UN PHARISIEN.

De tous les maux humains infallible dictame ,
O toi par qui les morts étaient ressuscités ,
Descends, si tu le peux , de ce gibet infâme ,
Et guéris-toi des coups que nous l'avons portés.

LE CHRIST SUR LA CROIX.

Toi, dont la rigueur me confond,
Mais qui sais combien je les aime,
Mon père, grâce à leur blasphème!
Car ils ne savent ce qu'ils font.

UN CHÉRUBIN.

Oh! Seigneur, est-ce là le Dieu transfiguré,
Digne objet des respects de Moïse et d'Élie?
La coupe des mépris l'enivre de sa lie,
Et la faim de la mort l'a presque dévoré.

LA VIERGE MARIE.

O mon fils! comme toi ta mère est immolée;
Pourquoi l'ombre d'en haut vint-elle me couvrir?
Je souffre tous les maux que je te vois souffrir,
Et jusques à la mort mon âme est accablée.

L'ANGE GABRIEL.

Au glaive douloureux qui te perce le sein ,
A ces torrents de pleurs qui te voilent la face ,
Qui te reconnaîtrait , femme pleine de grâce ,
A qui ma voix promet le plus heureux destin ?

TOUS LES ANGES.

Oh ! silence , silence à l'éternelle joie !
Qu'en un séjour de deuil le ciel soit transformé !

LE CHRIST mourant.

O mon père , reçois l'esprit que je l'envoie ;
La mort , la mort me presse , et tout est consommé.

LE CENTENIER.

Le jour se change en nuit obscure ,
Le soleil voile sa splendeur ,
La terre s'ébranle et murmure ,
Les rocs du Golgotha se brisent de douleur ;

A ce supplice, la nature
 Jette un sinistre désaveu.
 Qu'as-tu fait, cruelle Solime ?
 Comment te laver de ce crime ?
Malheur, malheur à toi, cet homme était un Dieu !

UN SAINT DOCTEUR.

Oh ! savez-vous pourquoi, pourquoi toute la terre
 A cru que par le sang l'homme est régénéré ?
 Aujourd'hui cette mort éclaircit le mystère,
 Et le voile du temple est enfin déchiré.



CINQUIÈME PARTIE.

La Résurrection.

CHŒUR.

Il est ressuscité ! que toute la nature
 Chante sur tous les points de son immensité !
 Le Christ a de l'enfer détruit la fille impure,
 Il est ressuscité !

UNE VOIX SEULE.

Le lion de Juda dormait dans la poussière ,
 Dans la poussière du cercueil ;
 La mort sur sa triste crinière
 Posait le pied avec orgueil ;
Mais voilà que soudain il relève la tête ;
Que son œil a repris sa terrible lueur ,
Et ses ongles divins , dans leur sainte fureur ,
En triomphe éternel , ont changé sa défaite.

CHOEUR.

Il est ressuscité ! Que toute la nature
Chante sur tous les points de son immensité !
Le Christ a de l'enfer détruit la fille impure ,
 Il est ressuscité !
 Dragon aux atteintes cruelles ,
 Qu'as-tu fait de ton aiguillon ?

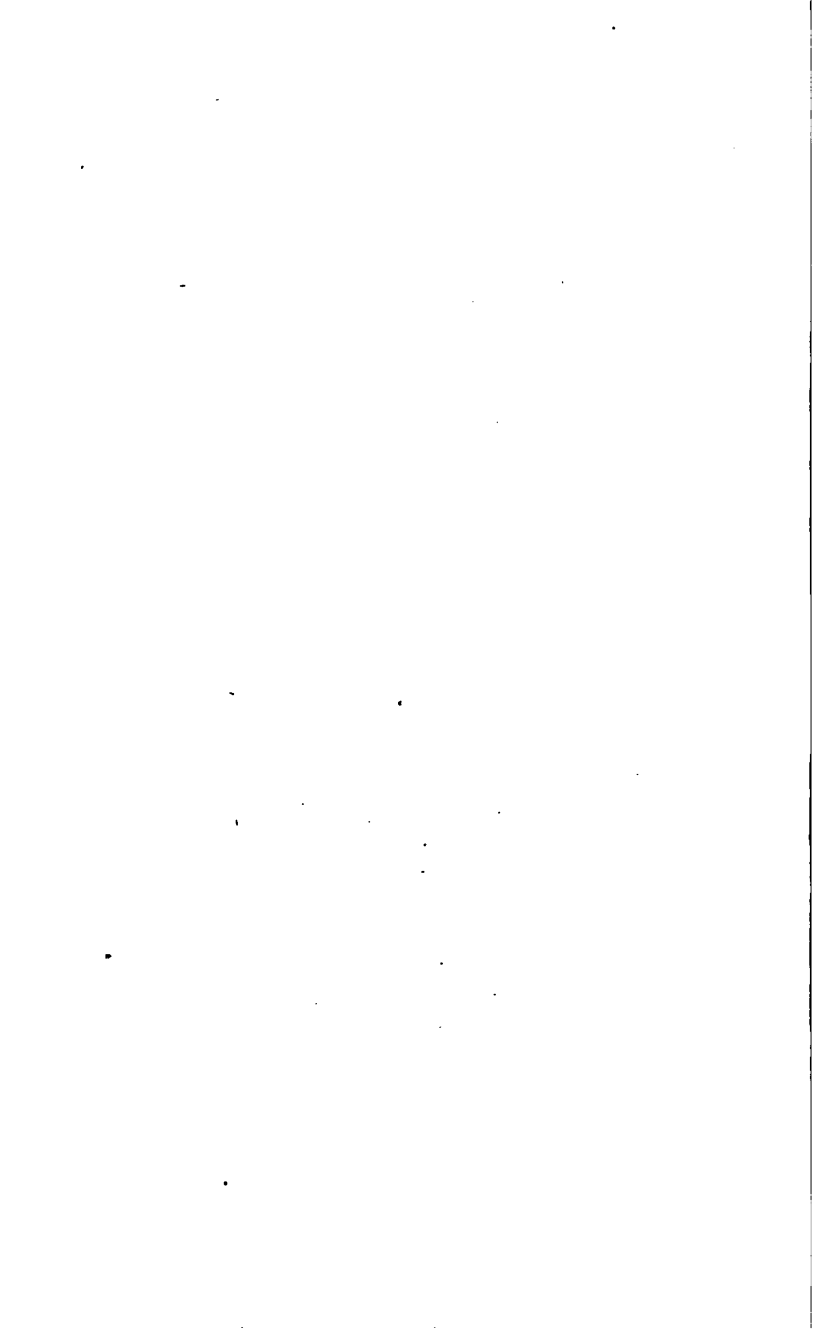
Tu couvais sous tes sombres ailes
L'éternelle destruction.
Tu disais à toute la terre :
Tu n'as pas un grain de poussière
Que n'ait empoisonné mon fiel ;
Mais le Christ brise ta puissance ,
Et , dans ce cimetière immense ,
Il n'est pas un débris mortel
Qui ne rêve encor l'existence
Et ne tressaille d'espérance
De revoir la clarté du ciel.

•
CHOEUR.

Il est ressuscité ! Que toute la nature
Chante sur tous les points de son immensité !
Le Christ a de l'enfer détruit la fille impure ,
Il est ressuscité !
Grâce à l'élan divin de l'amour sans limites ,
Du crime originel nous sommes déliés ;
Les portes de l'Éden ne sont plus interdites,
Et la terre et le ciel sont réconciliés.

CHOEUR.

**Il est ressuscité ! Que toute la nature
Chante sur tous les points de son immensité !
Le Christ a de l'enfer détruit la fille impure ,
Il est ressuscité !**



II

LA MADELEINE AUX PIEDS DU CHRIST.

Le Sauveur, ce jour-là, s'asseyait à la table
De ces Pharisiens dont l'esprit intraitable
Ne jugeait que d'après leur orgueilleuse foi.
Or, sachant qu'il était entré dans cet asile,
Une femme au-devant du Dieu de l'Évangile
Vient, se prosterne et dit : « Ayez pitié de moi !
..



« Ayez pitié de moi, Seigneur : votre clémence
« Est, dit-on, au-dessus de la plus grande offense
« Ayez pitié de moi, car je viens à mon tour,
« Moi, du ciel outragé ne méritant que l'ire,
« Vous demander... comment oserai-je le dire?
« Quelque chose de plus que le pardon..... l'amour.



« Au chemin décevant des voluptés humaines
« Ma lèvre s'est penchée à toutes les fontaines,
« Mais ma brûlante soif bientôt les vit tarir.
« Je n'ai pas pu trouver une éternelle flamme.
« Tant d'amours décédés reposent dans mon âme!
« Je viens en chercher un qui ne puisse mourir.



« Que votre doux regard sur mon regard s'abaisse
« Et mon cœur attristé bondira d'allégresse,
« O mon céleste amant! ô mon divin époux!
« Il est vrai, chaque jour de ma vie est coupable,
« Mais il me reste une âme, une âme misérable,
« Ne lui refusez pas le bonheur d'être à vous. »



Et, s'exprimant ainsi, la femme pécheresse
Sur les pieds du Sauveur, objet de sa tendresse,
Épanche un vase plein d'un parfum précieux,
Et, comme s'ils étaient un terme à ses alarmes,
Les tenait dans ses mains, les mouillait de ses larmes,
Et puis les essuyait de l'or de ses cheveux.



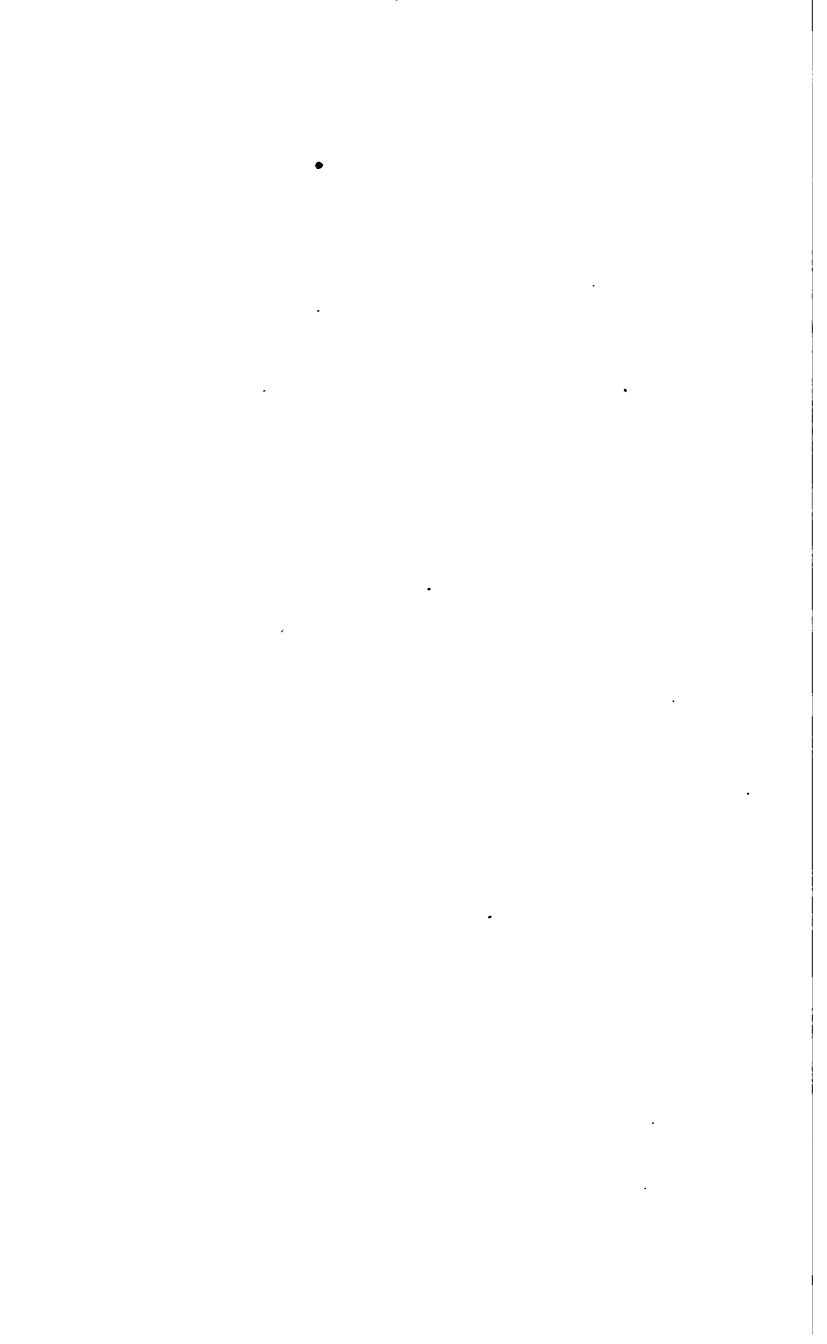
Et prenant en pitié cette douleur profonde,
Étendant cette main en charité féconde,
Le Christ laissa tomber ces paroles de miel :
« Tant d'ardeur ne saurait trouver d'indifférence,
« O femme ! qu'il soit fait selon ton espérance :
« Notre amour, dès cette heure, est scellé dans le ciel. »



A ces mots l'assemblée, en secret confondue,
Se dit : « N'est-ce pas là cette femme perdue
« Qui voit son déshonneur en tout lieu publié ;
« Et comment donc cet homme accueillant son offrande,
« Et favorable à tout ce qu'elle lui demande,
« Peut-il être ici-bas le céleste envoyé ?



Mais Jésus, qui lisait au fond de leur pensée ,
Dit : « Vainement votre âme en est scandalisée ,
« Ce don que l'on m'a fait ne peut être estimé.
« Cette femme a failli , mais son amour l'épure ;
« Et le pardon sera dispensé sans mesure
« A tous ceux qui , comme elle , auront beaucoup aimé. »



III

LE CAMOENS ET SON NOIR.

Les vitraux du palais brillaient de mille feux ,
Mille litières d'or circulaient dans la ville ,
Le Tage à l'Océan portait son flot tranquille ·
Et berçait mollement les lumières des cieus ;

Des vaisseaux de Gama montait la barcarole ,
La romance au balcon appelait la beauté ,
Le parfum des cédrats dans l'air était porté ;
Sultane cette nuit , la vaste métropole
Semblait ouvrir la lèvre à toute volupté.

Comme une note discordante ,
Dans ce concert de joie , et d'ivresse , et d'amour ,
Un nègre cheminait vers un noir carrefour ,
La besace en haillons à son côté pendante ;
Il monte un escalier de vétusté noirci ;
Et , secouant son maître accoudé sur la table ,
A la sombre lueur d'un flambeau misérable ,
Ils eurent tous les deux l'entretien que voici :

LE NOIR.

Maitre , notre journée est bien loin d'être bonne ,
Voilà ce que j'ai pu recueillir par Lisbonne :
Rien qu'un morceau de pain , un morceau bien petit ;
Tu le mangeras seul : je n'ai pas appétit.

LE CAMOENS.

Antonio , tu mens ; mais , dans ton artifice ,
Je vois jusqu'où ton cœur porte le sacrifice ;
Chaque fois que le pain manque dans nos repas ,
Tu feins quelque malaise auquel je ne crois pas .
Mais le souper est là ; si mince qu'il te semble ,
Nous le partagerons et mangerons ensemble .

LE NOIR.

Oh ! qui ne te plaindrait en te voyant si bon ?
Se peut-il qu'on te laisse en un tel abandon ?
Que de tant de seigneurs qui se disaient naguère
Tes amis en plaisir, en poésie, en guerre ,
Que de tant de beautés, nobles dames de cour,
Qui s'enorgueillissaient de tes chansons d'amour,
Il n'en soit pas un seul, il ne s'en trouve aucune
Qui daigne s'informer où git ton infortune ?
Cette idée est amère et je dois la chasser,
On deviendrait méchant à force d'y penser.

LE CAMOENS.

Le monde est ainsi fait ; quoi qu'on en puisse dire ,
Puisque tu m'es resté , je ne puis le maudire ,
Mon bon Antonio. Si l'égoïsme humain
Ce soir n'a pas jeté l'obole dans ta main ,
Si nous ne devons rien à l'avare Lisbonne ,
La muse nous a fait une plus noble aumône :
Jamais dans les hauteurs mon esprit emporté
Avec plus de plaisir ne s'était écouté ,
Et n'avait rapporté des célestes abîmes
Des mystères plus grands et des vers plus sublimes.
Par un élan divin , de ciel en ciel conduit ,
Je ne voyais plus rien de ce triste réduit ,
Tant tout mon être, en proie à l'extase profonde ,
Se plongeait dans l'oubli des choses de ce monde.
Si bien que, revenu de mes brûlants transports ,
Je me suis étonné de me trouver un corps.
Après avoir reçu de pareilles largesses ,
Fuyez , honteux désirs des mondaines richesses

Ami, ne me dis plus que je suis oublié,
Ta pitié finirait par me faire pitié :
Une telle faveur passe toute espérance.
Que n'as-tu la moitié de mon intelligence,
Afin que ton esprit, de la nuit délivré,
Pût savourer le jour où je fus enivré !

LE NOIR.

Je ne puis rien comprendre à cette joie extrême,
Mais je te vois content et je le suis moi-même.
Je me sens trop souvent souffrir de ta douleur,
Alors que je te vois, dans ta morne stupeur,
Les bras croisés, les yeux abaissés vers la terre,
Mesurer le plancher sous ton pas solitaire,
Pour ne pas accepter avec empressement
Cette lueur de joie et de ravissement.
Souvent, à te servir voyant ma diligence,
Tu me nommas le bras de ton intelligence ;
Je n'ai jamais goûté qu'une félicité,
C'est quand je vois mes soins dignes de la bonté.

Ma misère est si bien pliée à ta misère !
Je n'ai pas d'autres vœux à former sur la terre
Que de lier mon sort chaque jour à ton sort ,
Et mourir à tes pieds lorsque tu seras mort.

LE CAMOENS.

Va , je connais ton âme , et que le ciel bénisse
L'heureux jour qui te vit entrer à mon service.
Mais faut-il que parfois , malheureux que je suis ,
Je te fasse souffrir de mes sombres ennuis ?

LE NOIR.

Quand je vois ton chagrin et que , triste , je n'ose ,
Crainte de l'aggraver , t'en demander la cause ,
Je regarde le Dieu que tu m'as révélé ,
Et mon front sur mon sein retombe consolé ,
Et je fais aussitôt une intime prière

Afin que tu le sois de la même manière,
Et de ma confiance enfin récompensé
Je rends grâces au ciel de m'avoir exaucé.

LE CAMOENS.

Ainsi la loi divine, en se faisant connaître,
Place le serviteur au-dessus de son maître.
Le poète est ici moins grand que le chrétien.
Antonio, ton ciel est plus haut que le mien.
Le sublime besoin de s'immoler aux autres [nôtres.
Chante un hymne en ton cœur qui vaut mieux que les
Tantôt je regrettais que ton esprit borné
Ne pût goûter du mien le transport fortuné;
Mais tu pourrais bien mieux, si la vertu suprême
N'était pas celle-là qui s'oublie elle-même,
Plaindre mon ignorance et me dire à ton tour
Combien l'esprit est loin du monde de l'amour.
L'un nous enfle le cœur, l'autre nous l'édifie.
Dieu seul put enfanter cette philosophie :
La secrète vertu de toute vérité

Est dans le sacrifice et dans l'humilité.
L'homme fort est celui dont l'âme souveraine
Sait le mieux terrasser son orgueil et sa haine.
Hélas ! et quand je prends la lampe de la foi,
Et que pour me sonder je la descends en moi,
Et que je vois à nu mon intime faiblesse,
Cette indignation contre ce qui me blesse,
Cette soif des faveurs d'un monde mécréant,
Fantôme qui n'a rien de vrai que son néant,
Dont l'encens quelquefois noircit s'il nous parfume,
L'enthousiasme tombe et devient amertume.
O prends pitié de moi, si c'est par toi, Seigneur,
Que l'instinct poétique a germé dans mon cœur !
Daigne bénir ma lyre ! et qu'elle se souvienne
De chanter pour ta gloire et non pas pour la sienne,
Afin que, si l'esprit des chants vient me parler,
Je puisse dans mon cœur lire sans me troubler.
Car, tombant tout à coup de sa hauteur sublime,
Le poète n'est plus, quand il perd son estime ;
Et si le repentir ne lui tend pas la main,
Il a pour lit de mort la fange du chemin...
Mais pourquoi, dans mes jours de gloire et d'opulence,
Ces pensers dans mon sein gardaient-ils le silence ?
Je te rends grâce, ô Dieu, de m'avoir abattu,

Si le malheur me rend docile à la vertu.
Que l'ombre m'environne ou la gloire m'éclaire ,
De toi seul désormais j'attendrai mon salaire.
Et qu'importe après tout que j'écrive mon nom
Sur un sable que doit emporter l'aquilon ?
Ici-bas , tôt ou tard s'il faut que tout s'efface ,
C'est encor de l'oubli que la gloire qui passe.
L'immortalité vraie est au séjour divin ,
Et non pas sur ce globe où tout court à sa fin.
Poètes inquiets , insensés que nous sommes ,
Attachons-nous à Dieu plus que les autres hommes.
Le pilote perdu sur des flots spacieux
Doit plus souvent qu'un autre interroger les cieux ,
De peur qu'en échouant il ne doute du monde
Que voulait découvrir sa course vagabonde.
Toi dont la simple foi me ramène toujours ,
Comme un fil qu'on retrouve en de sombres détours ,
Et vient de me prêcher d'exemple l'Évangile
Que je te révélais des lèvres , sois tranquille :
De son bizarre ennui ton maître triomphant
Ne l'affligera plus de sa douleur d'enfant.

LE NOIR.

Oui, le Seigneur rendra le calme à la pensée,
Bon maître; mais déjà la nuit est avancé,
Tout repose, et l'horloge a répété minuit,
Hélas! et tu n'as rien pu prendre d'aujourd'hui!
O pourquoi ta bonté veut-elle que je fasse
Deux parts du peu de pain que j'ai dans ma besace?
Prends-le tout.

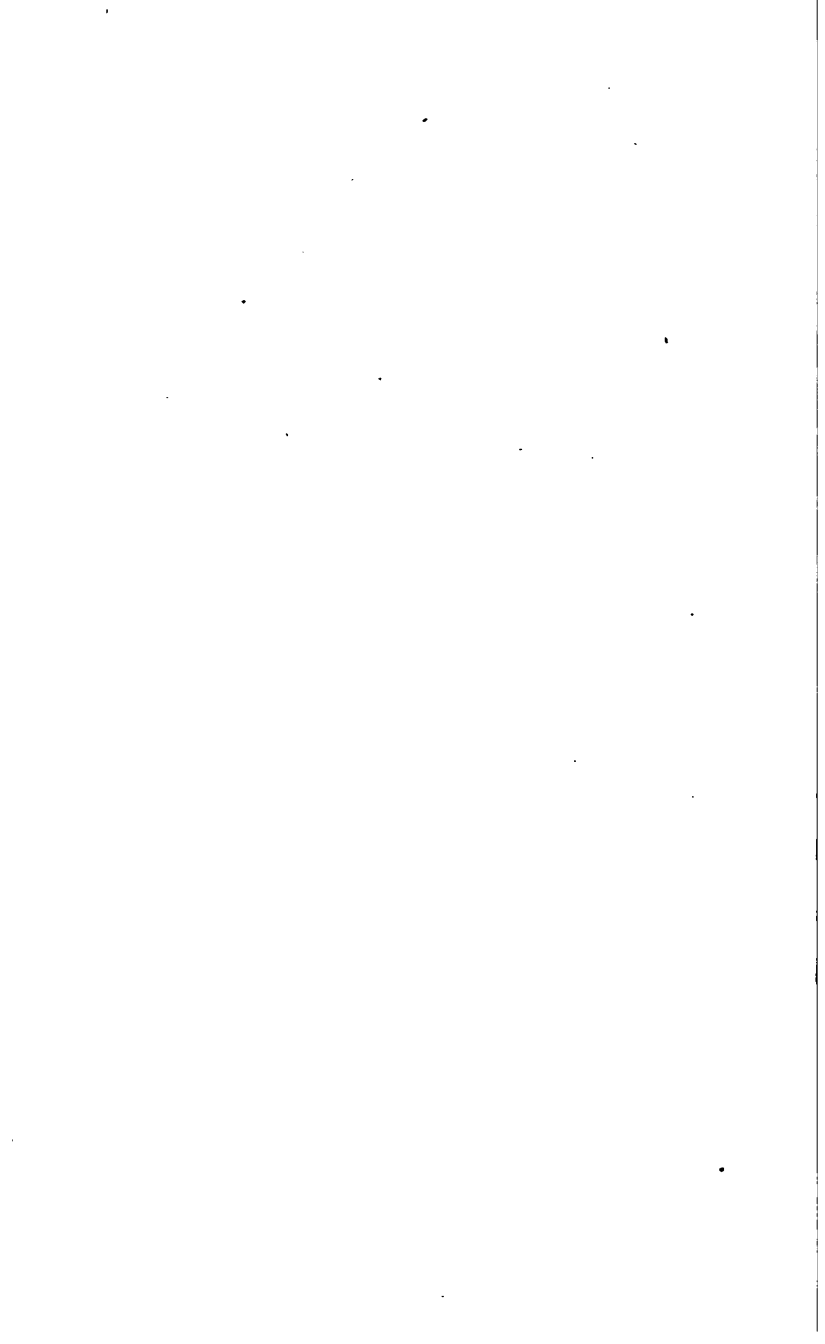
LE CAMOENS.

Oh! non, non, la moitié.

LE NOIR.

Tu le veux;
Je vais donc l'obéir et le couper en deux.
Et le nègre apporta sur la table boiteuse
Le chétif aliment, et, l'âme presque heureuse,

Chacun se mit après sa portion de pain ,
Et puis alla trouver sa couche de sapin ,
Et les anges du ciel touchèrent leur paupière ;
Et dans plus d'un palais où la richesse allière
De la pourpre et de l'or fait un double plafond ,
Le sommeil ne fut pas si doux et si profond.



IV

POUR LES VICTIMES DE LA GUADELOUPE.

**Chantons , chantons encor pour ces grandes misères ,
Muse , ne soyons pas sollicités en vain.
Le sol s'est ébranlé sous les pieds de nos frères ;
Les uns sous des débris ont trouvé leurs suaires ,
Les autres sont errants sans asile et sans pain.**



Écoutons! A travers les vastes étendues
Le cri de leur douleur arrive à notre seuil ;
Des océans sans fin les vagues sont émues,
Les caps sont désolés, les îles éperdues
Pleurent sur une sœur descendue au cercueil!



Le ciel veut nous instruire aux coups de sa vengeance :
Heureux qui la médite et surtout la conçoit ;
Heureuse aussi l'aumône et son intelligence ;
Le Seigneur a placé des trésors de clémence
Entre la main qui donne et celle qui reçoit.



L'aumône est ici-bas cette onde secourable
Qui des foudres divins émousse les éclats.
Pour éprouver la foi qui sème dans le sable,
Le Sauveur prend souvent les traits d'un misérable,
Et malheur à celui qui ne le connaît pas !



Mais bonheur à qui tend la main à la détresse
Et que le sacrifice embrase de son feu !
Le dernier jour aura pitié de sa faiblesse,
Son front, même ici-bas, brillera d'allégresse :
Les cœurs les plus aimants sont le plus près de Dieu.



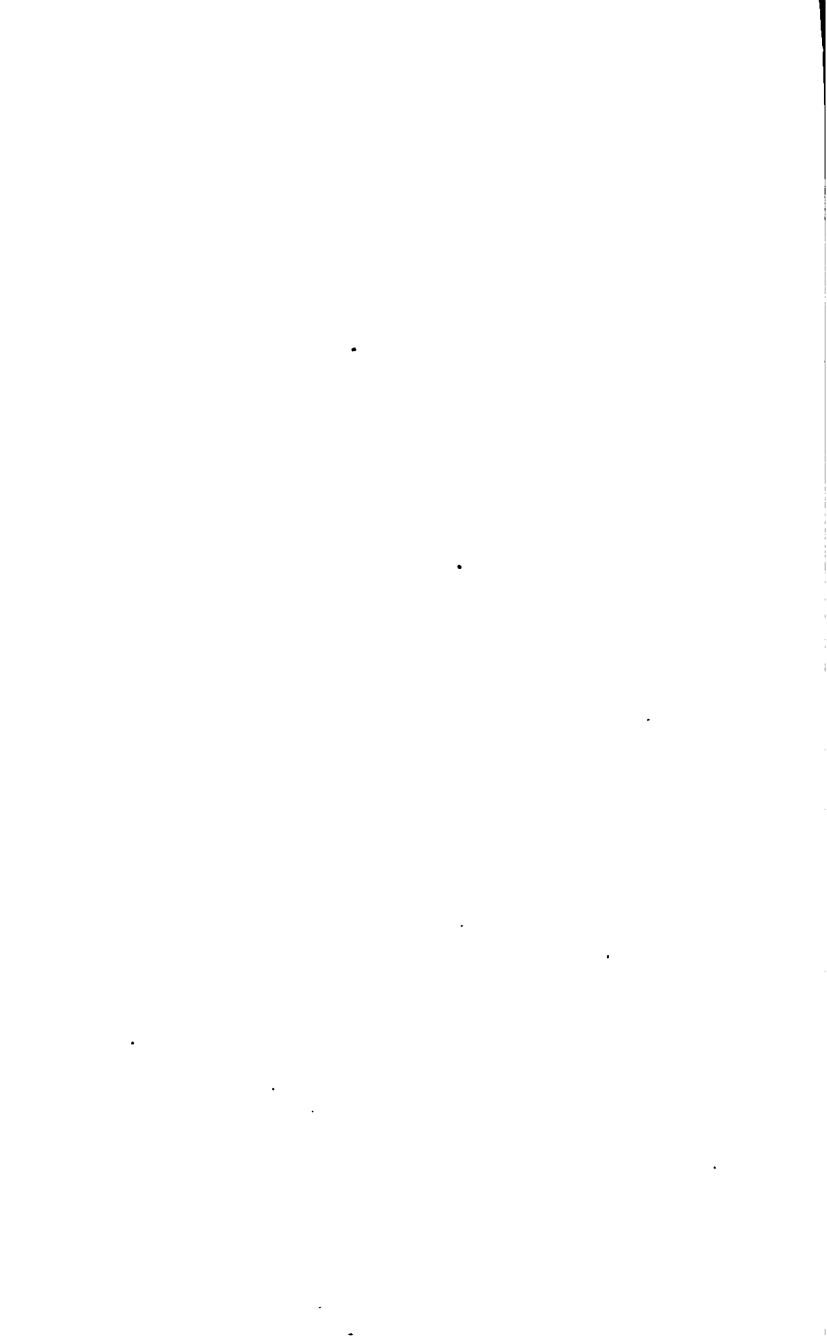
Ah ! devant ce grand deuil que la pitié s'arrête
Et pour le soulager fasse pleuvoir ses dons.
Qui sait si le ciel pur qui rit sur notre tête
Ne couve pas pour nous une même tempête,
Hélas ! et qui de nous n'a besoin de pardons ?



Tant qu'à la bienfaisance on restera fidèle,
Tant qu'aux malheurs d'autrui notre âme s'émouvra,
Quelle que soit d'ailleurs sa rigueur paternelle,
Le Dieu terrible et bon dont l'absence est mortelle,
Restera parmi nous et nous délivrera.



Ne cherchons pas ailleurs, insensés que nous sommes,
Du calme des États le pénible retour.
Notre orgueil n'a que trop évoqué des fantômes ;
Le lien fraternel qui doit unir les hommes
Ne se trouve qu'au sein de l'éternel amour.



V

VISION DE JOB.

La nuit enveloppait ma couche solitaire,
Et ma pensée allait, vain enfant de la terre,
Dans tout ce que l'orgueil peut avoir de plus vain.
Tout à coup, un esprit sans forme, mais divin,
Passa devant ma face, et mes dents se choquèrent,
Et de mon corps glacé les poils se hérissèrent,

..

Et la terreur alla plus avant dans mes os,

Quand l'image terrible articula ces mots :

« Sur son propre mérite insensé qui se fie !

« Pitié! quand devant Dieu l'homme se justifie.

« Seras-tu jamais pur devant ton Créateur,

« Quand le ciel effrayé se voile à sa splendeur ?

« Il a trouvé le mal dans l'ange de lumière,

« Et toi, promis aux vers et né de la poussière,

« Tu viens lui demander compte d'un ton altier !

« Que peut dire l'argile à la main du potier ?

« Rien ; atome perdu dans le temps et l'espace,

« Pour qui chaque soleil est un rêve qui passe,

« La sagesse pour toi n'eut jamais de flambeau,

« Et l'erreur jour à jour t'accompagne au tombeau. »

VI

LA DÉFAITE DE SENNACHÉRIB.

Les champs ont disparu sous d'épais bataillons ,

L'acier mouvant lance mille rayons :

Ainsi la mer brille étoilée ,

Quand , la nuit , ses vagues d'azur

Se déroulent sous un ciel pur ,

Sur la plage de Galilée.



Bientôt, disaient ces farouches soldats,
Les trésors de Sion seront notre partage,
Ses murs si populeux connaîtront le veuvage ;
Ses fils échappés au trépas ,
Si nous nous laissons au carnage ,
Comme un troupeau chassé devant nos pas,
Seront voués à l'esclavage....



Ainsi les derniers feux du soir
Les voyaient radieux d'espoir
Comme la feuille printanière. ..
L'aube les a trouvés décolorés et froids,
Comme la dépouille des bois
Dont l'automne a jonché la terre.



A l'heure la plus sombre, un ange a pris l'essor
Vers le sommeil des infidèles,
Et le bruit vengeur de ses ailes
Les a réveillés dans la mort.

Et voilà que l'orgueil des forts de l'Assyrie
S'est dissipé dans une nuit.

Quel engourdissement succède à tant de vie,
Et quel silence à tant de bruit !



Décus dans leur soif sanguinaire,
Les glaives sans lueur dorment dans le fourreau :
Comme un crêpe jeté sur l'urne funéraire,
S'affaissent les plis du drapeau.
L'axe des chars n'ébranle plus la terre ;
Le coursier belliqueux ne hennit plus d'orgueil ;

Il ne fait plus bondir sa crinière superbe ;
L'éclair ne sort plus de son œil ;
Couché sur ce vaste cercueil ,
De son dernier soupir l'écume blanchit l'herbe ,
Comme celle que l'onde abandonne à l'écueil !



Le soldat est roidi dans son manteau de guerre ;
Son front si menaçant naguère
S'offre pâle et mouillé par les eaux de la nuit ;
Du clairon et de la trompette
La voix matinale est muette ,
Et cependant l'aurore luit.



Partout, abattement, silence !
Seulement à l'aspect de cette proie immense
On voit du noir corbeau l'aile se réjouir,

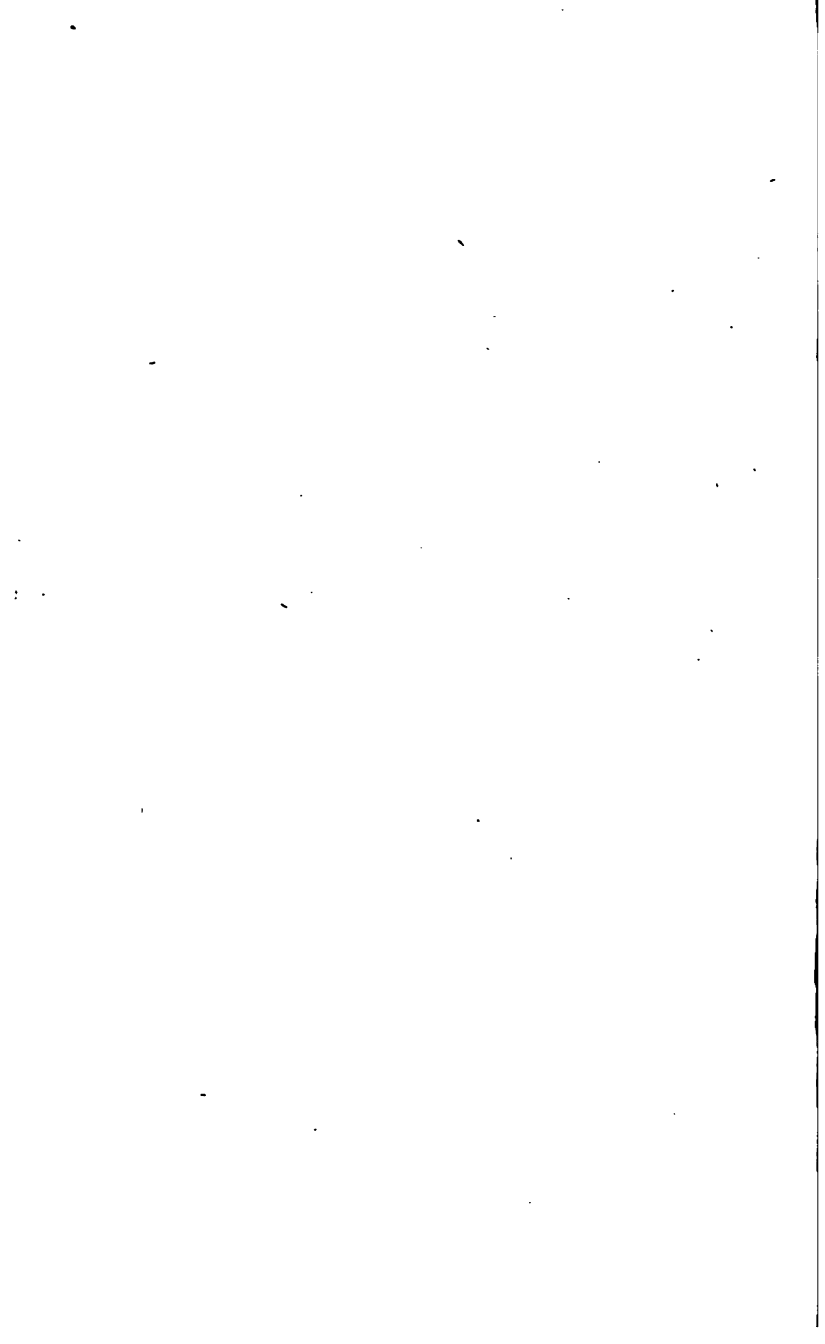
Et du loup amaigri la face resplendir.

Que l'encens d'Israël vers Jéhovah s'élève !

Dans les remparts d'Assur va régner la douleur !

Le gentil est tombé : ce n'est point par le glaive ,

Mais par un souffle du Seigneur.



VII

A M. MARCELLIN DEFRESNE FILS.

La tombe qui se sent de nos pleurs arrosée
Répond je ne sais quoi de saint autour de nous
Qui fait que la vertu nous devient plus aisée ,
Et que nous échappons au céleste courroux.



Bénis soient donc le deuil et la douleur d'un père
Qui sur un sol lointain ont dirigé les pas :
L'enfant qu'on voit fidèle aux cendres de sa mère
Est un enfant que Dieu n'abandonnera pas.



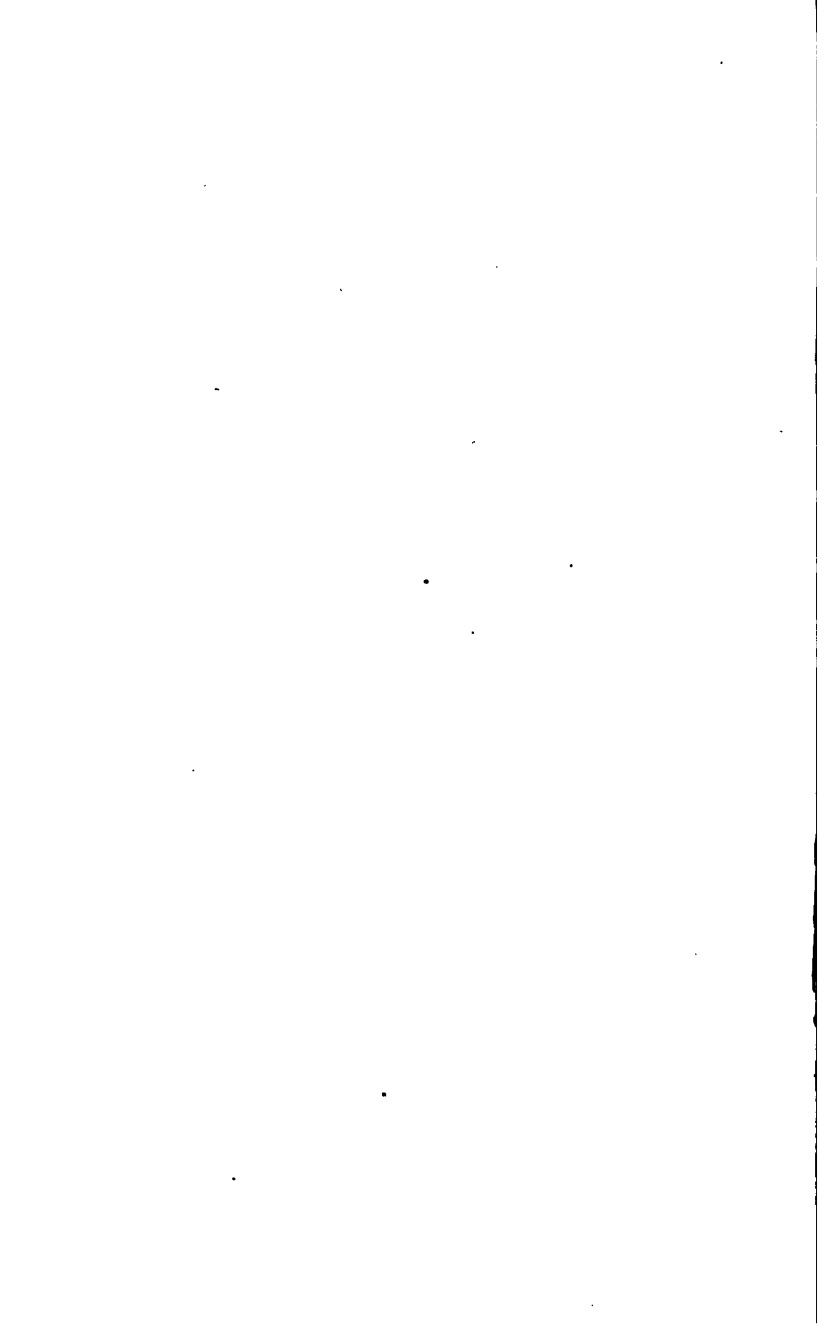
Je ne viens pas aussi consoler ta tristesse ;
Une âme la recueille aux célestes parvis ,
Et rend grâce au Seigneur, dans sa vive allégresse ,
Du pieux souvenir que lui garde son fils.



Cette âme incessamment veillera sur la tienne ;
Car l'amour maternel triomphe du tombeau ,
Surtout quand ici-bas , à la lampe chrétienne ,
Il lui fut accordé d'allumer son flambeau.

LIVRE TROISIÈME

POÉSIES DIVERSES



POÉSIES DIVERSES.

I

A CHATEAUBRIAND.

I

La raison du sophiste avait glacé la terre,
Et l'œil du cœur cessait de voir dans le mystère;
Même au jour du sabbat le temple était désert;
Toute puissance était accordée à l'enfer.

..

Tabernacle et lévite emportés dans ses trombes ,
Le Christ cherchait encor la nuit des catacombes.
Tu parus ; à ta voix , chantre des anciens jours ,
Le monde retrouva ses mystiques amours ;
Exallant de Sion les beautés profanées ,
Ton hymne domina les clameurs forcenées ;
De farouches orgueils furent humiliés ,
Et les tigres d'alors vinrent baiser tes pieds.
Gloire , non pas à toi , mais-au Dieu qui nous jette
Selon sa volonté le calme ou la tempête ,
A celui qui daigna , pour changer notre cœur ,
Mêler son Verbe au tien et le rendre vainqueur ,
Alluma sur ton front les rayons de Moïse
Afin de nous guider vers la terre promise ,
Et vint ceindre tes reins et les fortifier
Pour qu'un fardeau divin ne les fit point plier.

II.

Mais les jours d'ici-bas sont des luttes sans trêve ;
A peine terrassé , le dragon se relève .

Il n'est pas de hamac dans le vaisseau chrétien.
Néron a disparu , mais voilà Julien ,
Sophistes , noirs oiseaux dont les ailes avides
Accourent aux vapeurs des nations putrides.
Au mensonge éternel qui nous fut répété ,
Les habitants des cieux n'auraient pas résisté.
L'ivresse de l'esprit a voulu boire encore ;
Et nous versant l'oubli de l'éternelle aurore ,
Funèbre amphitryon , le démon de l'orgueil
Des planches du banquet nous a fait un cercueil.
Du peuple délirant la colère s'allume ;
Comme les vastes mers rejettent leur écume ,
Sur les bords étrangers , pour la troisième fois ,
Ses vagues ont vomit les restes de ses rois ;
Race la plus illustre et la plus malheureuse ,
Offerte en holocauste à la plèbe envieuse ,
Afin que , sous le poids auquel Dieu la soumet ,
Elle ne vante plus le bonheur du sommet ,
Et ne se dise plus qu'en l'humain édifice
La base seulement connaît le sacrifice.

III

Ainsi la royauté fut couchée au tombeau ,
Et son vide pour nous est encore un fléau ;
La patrie asservie a cessé d'être grande ,
La peur , la vile peur a reçu notre offrande .
Le glaive , dont l'éclat éblouit l'univers ,
En est à regretter le jour de ses revers .
Si nous avons lassé la victoire à nous suivre ,
La gloire cependant avait su lui survivre :
Le monde la voyait fidèle à notre deuil ,
Et notre abaissement n'était pas sans orgueil .
Tout peuple qui s'indigne a droit à l'espérance ;
Mais malheur à celui qui pourrit en silence !

IV

Et comme c'est du cœur que l'esprit prend le ton ,
La Muse de nos jours pactise avec Python .

Son Dieu n'est plus le Dieu dont la brillante image
Révèle la beauté, la force, le courage,
L'Apollon au front noble, au regard souverain,
Qui, tenant l'arc vengeur dans sa terrible main,
Et d'un céleste orgueil dilatant ses narines,
Voit le vice expirer sous ses flèches divines.
C'est un ignoble nain que le grand jour abat,
Tout couvert de haillons enlevés au sabbat,
Et qui, jetant l'insulte à nos plus beaux génies,
S'inspire de la nuit qui règne aux gémonies,
Va dans un carrefour, effroi de la pudeur,
Chercher pour ses tableaux l'idée et la couleur,
Et fait, par un langage inouï sur la scène,
Du pan de son manteau se voiler Melpomène.

V

Un jour affreux jaillit de ces corruptions :
Leur audace a prouvé jusqu'où nous descendions.
On dit que quelquefois, en sondant notre abîme,
Tu laisses dans ta main tomber ton front sublime,

Et, semblable à celui qui pleura sur Sion,
Ton âme s'initie à cette affliction
Qu'en son immensité l'Océan seul résume.
D'un cœur vraiment français noble et sainte amertume,
Qui prouve en sa grandeur jusqu'où va ton amour
Pour ce noble pays qui t'a donné le jour !
Hélas ! en assistant à son nouveau baptême,
Qui ne sent des sanglots au dedans de lui-même ?
Moi, le premier, qui viens, atome, vil néant,
Rappeler à l'espoir la douleur d'un géant,
J'ai payé le tribut à cette défaillance
Qui fait parfois douter du sort de notre France,
Et ma Muse, prenant de funèbres habits,
Universalisant le deuil de son pays,
Présente, en plein soleil, à l'ombre sans aurore,
A la destruction de ce qui tient encore,
Dilatant sa narine au vent de l'avenir,
Et respirant l'odeur de ce qui doit mourir,
Hurle du genre humain la carrière finie,
Comme le chien nocturne au seuil de l'agonie.
O maître, cependant, quel que soit notre sort,
Songeons que notre Dieu triompha de la mort ;
Que son souffle suffit, en passant sur le monde,
Pour qu'il se relevât de sa fosse profonde,

Et qu'il délivrera de la nuit du tombeau
Un peuple dont son aile abrita le berceau.
Qu'on adopte le Christ ou bien qu'on le renie,
L'avenir ne pourra vivre que de sa vie :
Car l'humaine raison n'a plus rien à penser
Où le Verbe divin un jour a pu passer.
Ah ! la force revient, quand la foi nous éclaire ;
S'écarter et gémir est le côté vulgaire.
Relevons vers le ciel notre front abattu.
Tu l'as dit, l'espérance est toute une vertu.
Et, pour continuer ton langage sublime,
Il ne périra pas, quoique au bord de l'abîme,
Ce peuple, ardent foyer de génie et d'honneur,
Sans qui le genre humain se trouverait sans cœur ;
Lui dont le glaive saint, aimé de la victoire,
Fit du tombeau du Christ un trophée à sa gloire,
Et, rival de celui de l'archange Michel,
Expulsa de Sion les ennemis du ciel.
Ah ! tant de dévouement balancerait ses crimes ;
Berceau des forts, autel des plus pures victimes,
Versant sans le compter tant de sang pour la croix,
A la vie immortelle il a conquis ses droits,
Ce royaume enfanté par Rome conquérante,
Comme un dernier essai de sa grandeur mourante,

Afin de révéler à l'univers nouveau
Que Rome avait encor la vie en son tombeau ;
Qu'en abdiquant l'empire en faveur des apôtres ,
Elle ne mourrait pas comme meurent les autres ;
Et qu'éteints pour un jour ses destins triomphants
Devaient se rallumer par un de ses enfants.
Oui , la France , malgré sa blessure profonde ,
Comme sa mère encor sera reine du monde.
Espoir dont rien ne peut atténuer l'ardeur !
Le dernier des Français le porte dans son cœur.
C'est ce qui nous console en notre inquiétude :
La foi de tout un peuple est une certitude.

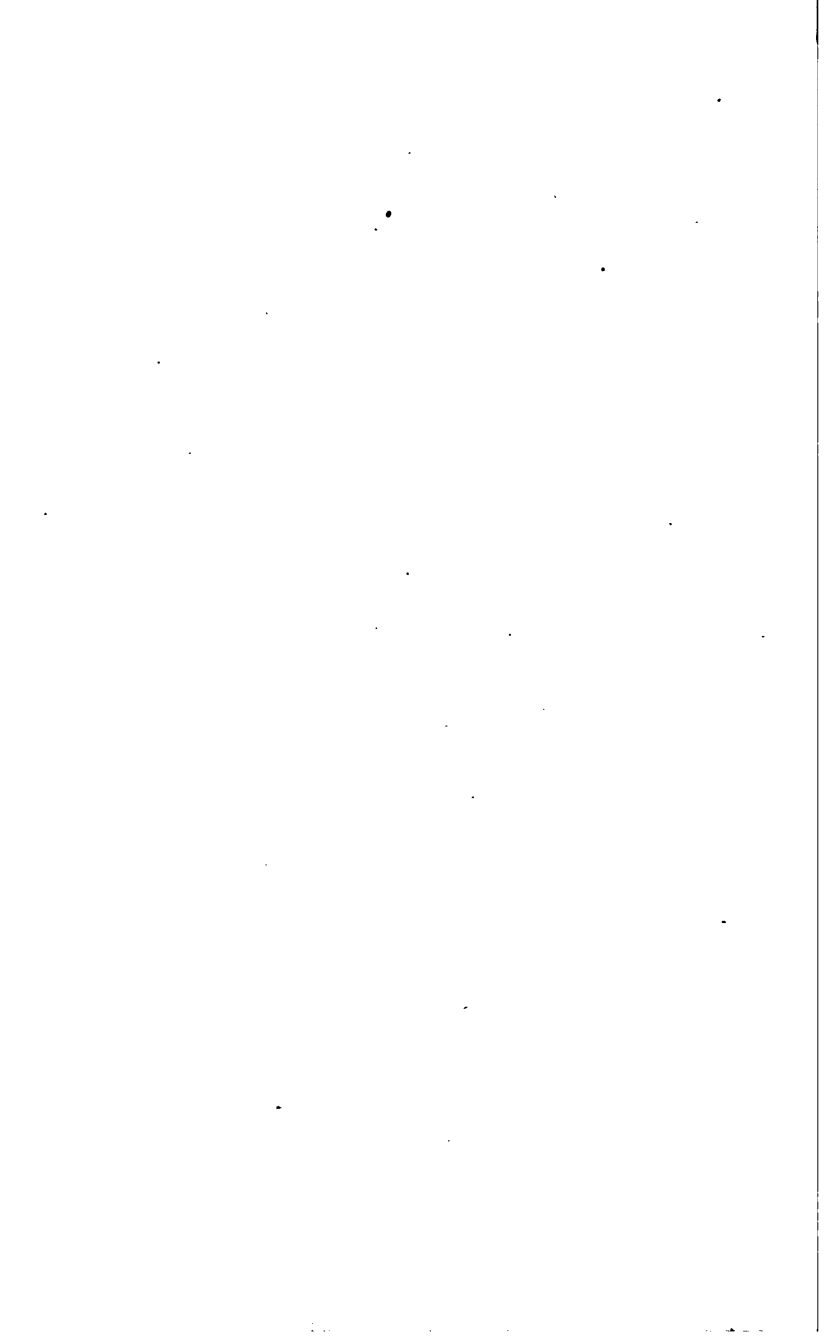
VI

Et pour précipiter cet illustre destin ,
Il faudra que ton doigt nous montre le chemin.
Achille de l'honneur et de l'intelligence ,
Patrocle est là , mourant , qui demande vengeance.
Tu n'aurais , pour sauver notre camp aux abois ,
Qu'à sortir de ta tente et faire ouïr ta voix ,

Et tu verrais soudain fuir le sophiste infâme ,
Ainsi que le reptile à l'aspect de la flamme.
Ton glaive , paraissant à la clarté du jour ,
Rendrait Thersite même héroïque à son tour ;
Ayant à notre tête un semblable Tyrtée ,
Quel triomphe serait hors de notre portée ?
O notre illustre chef , viens combattre avec nous !
Tes tristes compagnons embrassent les genoux.
Ne dis pas que le Temps t'a frappé de son aile ,
Car la foi donne au cœur la jeunesse éternelle.
Ton astre , aimé du ciel , ne s'est point refroidi ,
Son couchant brille encor des feux de son midi.
Ta Muse grandiose et rivale d'Homère
Doit encore un secours à la France ta mère ,
Un chant provocateur des sublimes élans ,
Par ses graves beautés âgé de trois mille ans ,
Et semblable à ceux-là dont ta lyre féconde
A peuplé jusqu'ici la mémoire du monde.
De son propre vouloir nul ne peut ici-bas
Opérer sa retraite et clore ses combats ;
D'après les saintes lois que les cieus nous imposent ,
Nous pleurons sur les morts parce qu'ils se reposent ,
Et cessent d'ajouter au pénible trésor
Qui de la cité sainte ouvre les portes d'or.

Va , ta carrière encore est loin d'être finie ;
Dieu , selon nos besoins , mesurera ta vie ;
Et s'il devait bientôt te rappeler à lui
Et ravir à nos rangs un si puissant appui ;
Si tu devais manquer à la sainte croisade ,
Avant de nous quitter donne-nous l'accolade.
Notre cœur qui faiblit , pressé contre le tien ,
Deviendrait plus français et surtout plus chrétien ,
Et tu vivrais encor pour les yeux de notre âme ,
Et ton grand souvenir serait notre oriflamme.
Nous nous rappellerions ton langage à César ,
Lorsque de son épée il eut fait un poignard ;
Comme un vieux vêtement la grandeur dépouillée ,
Avant que ta vertu pût en être souillée ;
Pour tout usurpateur les sourcils courroucés ;
Ta main tendue aux rois par le sort délaissés ;
L'attachement sans borne aux lois où la patrie
Renouela toujours son principe et sa vie ;
L'amour sincère et franc de notre liberté ,
Garanti par ta noble et sainte pauvreté ,
Et ta foi dans le Christ , source de tes merveilles ,
Flambeau dont la lueur illumina tes veilles ,
Et qui , te conduisant à son reflet divin ,
Fit l'homme encor plus grand que le grand écrivain.

Non, le dard de la mort n'atteint pas le génie,
Alors qu'avec le ciel il est en harmonie;
Et tous ces mécréants, qui nous livrent combats,
Verraient sans fruit pour eux l'heure de ton trépas;
Nous emploierions contre eux jusqu'à tes funérailles,
Et ta cendre, ô vieux Cid, gagnerait des batailles.



II

LA PAROLE HUMAINE.

A BERRYER.

La foudre a ses éclats, l'Océan son murmure ;
Mais, de tous les grands bruits qui sont dans la nature ,
Qui montent de la terre ou descendent du ciel ,
La parole de l'homme est le plus solennel ;

..

Et celui qui voudra trouver son origine,
Remontera de force à la lèvre divine.
L'homme parla d'abord parce qu'on lui parla :
Le Verbe prouve seul le Dieu qui le souffla ;
C'est le feu primitif dont la toute-puissance
Allume le foyer de notre intelligence ;
Sans lui , toujours captif dans un instinct brutal ,
Et ne pouvant jamais dépouiller l'animal ,
Nous serions engourdis dans une ombre éternelle ,
Comme un germe dans l'œuf que n'a point couvé l'aile ,
Un cristal que le jour ne vient jamais toucher ,
Et qui ne réfléchit que l'ombre du rocher.



Mais si le Verbe dit celui qui l'a fait naître ,
Tout ce qui vient de Dieu doit le servir en maître ;
Malheur donc au mortel dont le souffle pervers
Ne le ferait vibrer qu'au profit des enfers.
Entremetteur maudit du plus affreux mystère ,
La vérité par lui succombe à l'adullère ,

Et l'on ne voit sortir de cet accouplement
Que des monstres qui font pâlir l'entendement,
Volant de siècle en siècle et d'espace en espace ;
C'est le crime sans borne et peut-être sans grâce.



Mais aussi bonheur, gloire et bénédictions
A ceux qui, sur la terre, éloquents champions,
Pour que la vérité triomphe et se console,
Aux fins de l'Éternel font servir la parole ;
Bienfait indépendant et des temps et des lieux,
Qui pourra mesurer sa récompense aux cieux ?
Soit qu'il tombe du haut de la chaire éternelle,
Que l'Esprit trois fois saint abrite de son aile ;
Soit qu'il sorte, vêtu des cadences du ciel,
Des lèvres où l'abeille a fait couler son miel ;
Soit que, tuteur ardent de la cause commune,
Il règne en souverain au haut de la tribune,
Et réclame, fixant les bornes de leurs droits,
Justice pour le peuple, ainsi que pour les rois.



Berryer, lorsque l'on voit la triste monarchie
Expirer dans l'exil ou sous la parodie ;
Qu'un bandeau sur les yeux , le peuple révolté,
Marche à la servitude au chant de liberté ,
Nous rendons grâce à Dieu , qui protège la France ,
A ce Dieu qui , toujours , prescrivant l'espérance ,
T'a fait de la parole une plus noble part ,
Pour qu'on rende à César ce qu'on doit à César.
C'est lui qui te soutint dans l'inégale lutte ,
Quand le nombre déjà souriait de ta chute.
Dans ton isolement , c'est lui qui t'appuya ,
Et te fit seul parler quand tout balbutia.
Soit que l'éclair soudain de ta dialectique
Répande la terreur dans la nuit sophistique ,
Et , faisant lâcher prise aux Cartouches d'États ,
Imprime sa brûlure au front des apostats
Qui , pour justifier leur trahison maudite ,

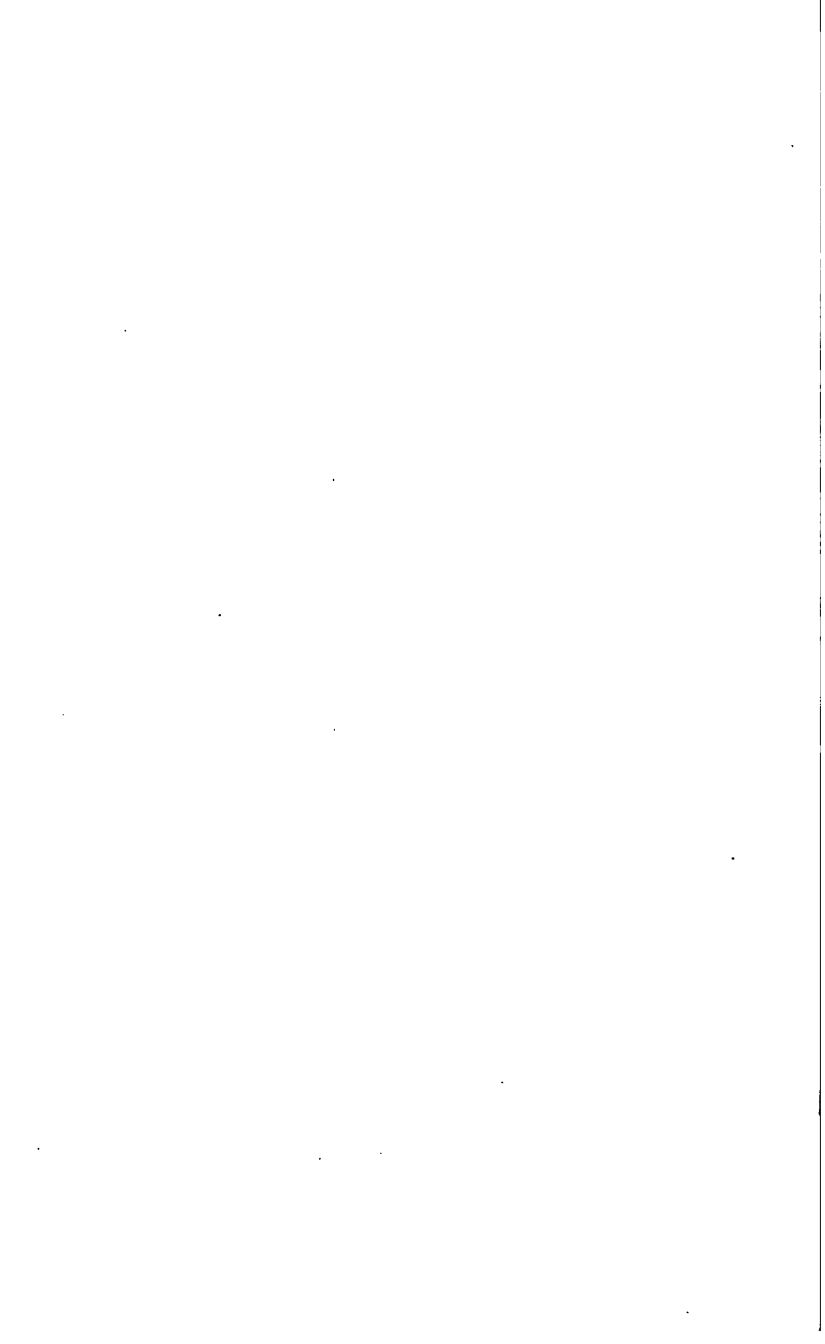
Semblent prier le temps de s'écouler plus vite ;
Soit, plus puissant encor, que ton verbe géant
Empruntant son allure aux flots de l'Océan,
Sous un flux qui toujours grandit et se prolonge,
Submerge entièrement les terres du mensonge,
Et ne laisse debout, sur leur immensité,
Que le phare inflexible où luit la vérité ;
Tout sent, en écoutant ton divin idiome,
Que l'homme n'est pour rien dans tout ce qu'a dit l'homme ;
Que le noble instrument que Dieu t'a départi
Est pour toute la France et non pour un parti.
Et moi ! moi, malheureux ! qui ne peux que te lire,
Poète enthousiaste et qui vis de délire,
Ne pouvant retenir mon exaltation,
J'invite la mort même à l'admiration !
Et, pour te composer un plus noble auditoire,
Je crie aux artisans de notre vieille gloire
De désertier la nuit de leur royal caveau,
Si de tant de puissance il leur reste un tombeau ;
Car la haine de l'homme, en son fatal délire,
Dans le sein du trépas trouve encore à détruire...
Père de nos Bourbons, héros pieux, ô toi
Que tes ennemis même auraient voulu pour roi ;
Toi qui, pour faire taire une rumeur insigne,

Déposas la couronne et l'offris au plus digne ;
Toi qui , trahi du sort et non de la valeur ,
Ne croyais rien perdu s'il te restait l'honneur ;
Toi surtout , grand Louis , soleil dont la lumière
Au plus superbe orgueil fait baisser la paupière ,
Et qui sembles , bravant leurs évolutions ,
De la nuit de chaque âge augmenter tes rayons ;
Et toi , martyr auguste , enlevé de la terre
Aux sombres roulements des tambours de Santerre ,
Aux cantiques joyeux des phalanges du ciel ;
Monarques qui n'éliez qu'un monarque éternel ,
Qu'un ouvrier sans fin à sa tâche fidèle ,
Taillant pour l'univers la nation modèle ;
Tribuns oints du Seigneur , dont chaque édit royal
Enlevait une griffe au vautour féodal ,
Et qui toujours , ôtant au fardeau de sa glèbe ,
Au rang des citoyens élevâtes la plèbe ,
Et fîtes du manteau de votre majesté
La tente la plus sûre à notre liberté ;
Saintes ombres , rompez vos tristes bandelettes ,
La terre appelle encor vos grandeurs à ses fêtes ;
Venez tous applaudir du geste et de la voix
L'orateur inspiré par l'honneur d'autrefois.



Berryer, jusques au bout tu nous seras fidèle !
Où pourrais-tu trouver une gloire plus belle ?
Pardonne si la crainte a pu naître en mon cœur !
Hélas ! au ciel , depuis que le doute est vainqueur,
Je ne sais quel démon , horrible sentinelle
Veille pour étouffer toute étoile nouvelle....
Mais non , à tes destins tu ne failliras pas ,
Quand l'on te placerait en face du trépas ;
Et , si les jours encor devenaient difficiles ,
S'il nous fallait subir des tempêtes civiles ,
Si quelque faction , dans son aveuglement ,
Présentait l'échafaud pour dernier argument ,
Tu te rappelleras , loin de perdre courage ,
Que le séjour de l'aigle est celui de l'orage ;
Que le mortel sur qui tombe le poids d'un Dieu ,
Ici-bas , tôt ou tard , doit passer par le feu ,
Prendre le deuil avant la couronne de fête ,
Et boire du torrent pour relever la tête.

1839.



III

A CHARLES X.

DÉDIÉ A M. LE BARON J. LEROY,
ancien député du département de la Seine.

De ton vivant point n'ai mangé ton pain ,
Mort, tu n'as plus de grâces à répandre,
O mon vieux Roi, de ton noir souterrain
Tu m'entendras, si je ne puis l'entendre.



Enfant du peuple et simple en mes discours,
Puisse ma voix et franche et solennelle
Te consoler du mensonge des cours
Et te bercer dans ta nuit éternelle.



Jadis mon chant, pour venir jusqu'à toi,
N'eût pu percer ces avides barrières
De courtisans, troupeau lâche et sans foi
Qu'on voit brouter sous toutes les bannières.



Mais ton palais en caveau s'est réduit ;
Ta cour n'est plus qu'un triste cénobite
Qui, de retour de l'office de nuit,
Jette sur toi quelque peu d'eau bénite.



Une tempête a ravi les grandeurs ,
La mort a fait de ta pourpre un suaire ;
Et si tes mains s'ouvraient à des flatteurs ,
On n'en verrait tomber que la poussière .



Puisque l'exil t'a laissé presque seul ,
Qu'autour de toi la mort fait de l'espace ,
Blondel funèbre , auprès de ton cercueil
Le vieil honneur a désigné ma place .



Mais ne crains pas , monarque si clément ,
Qu'à tes malheurs ma colère s'enflamme ,
Ni que la haine , en son aveuglement ,
Viennne étouffer le pardon dans ton âme .



Ma muse sait ce qu'on doit à la mort.
Puisque ce vœu fut dans ton agonie,
Grâce au coupable avec ou sans remord,
Et que l'oubli couvre sa félonie.



Dans ce pardon j'ai reconnu mon Roi,
Le souverain, souverain de lui-même,
Et le chrétien qui, fidèle à sa foi,
A dans l'amour consumé le blasphème.



On l'accusait d'asservir tes États;
Mais tes exploits feront mentir les haines,
Roi chevalier dont les vaillants soldats
N'ont combattu que pour rompre des chaînes.



Va , les élans de ton cœur généreux ,
Dans l'avenir auront leur récompense ,
Et montreront , sous un jour radieux ,
Ce que tu fis pour l'honneur de la France.



Nul n'a plus haut tenu ses étendards
Aux yeux jaloux de la fière Angleterre ;
Aux cris poussés par ses trois léopards
Tu répondis , et ta voix les fit taire.



La Grèce esclave est au bord du cercueil ,
Mais tes vaisseaux fendent les mers propices ,
Et ses enfants , délivrés de leur deuil ,
Viennent baiser tes mains libératrices.



Tu vas tomber, mais à ses derniers jours
De gloire encor ton règne s'illumine :
Alger succombe, et ce nid de vautours
Ne vivra plus de sang et de rapine.



Quelque accablant pour ton cœur si français
Que soit le poids de la terre étrangère,
Et quels que soient les funèbres attraits
Que peut t'offrir la tombe héréditaire,

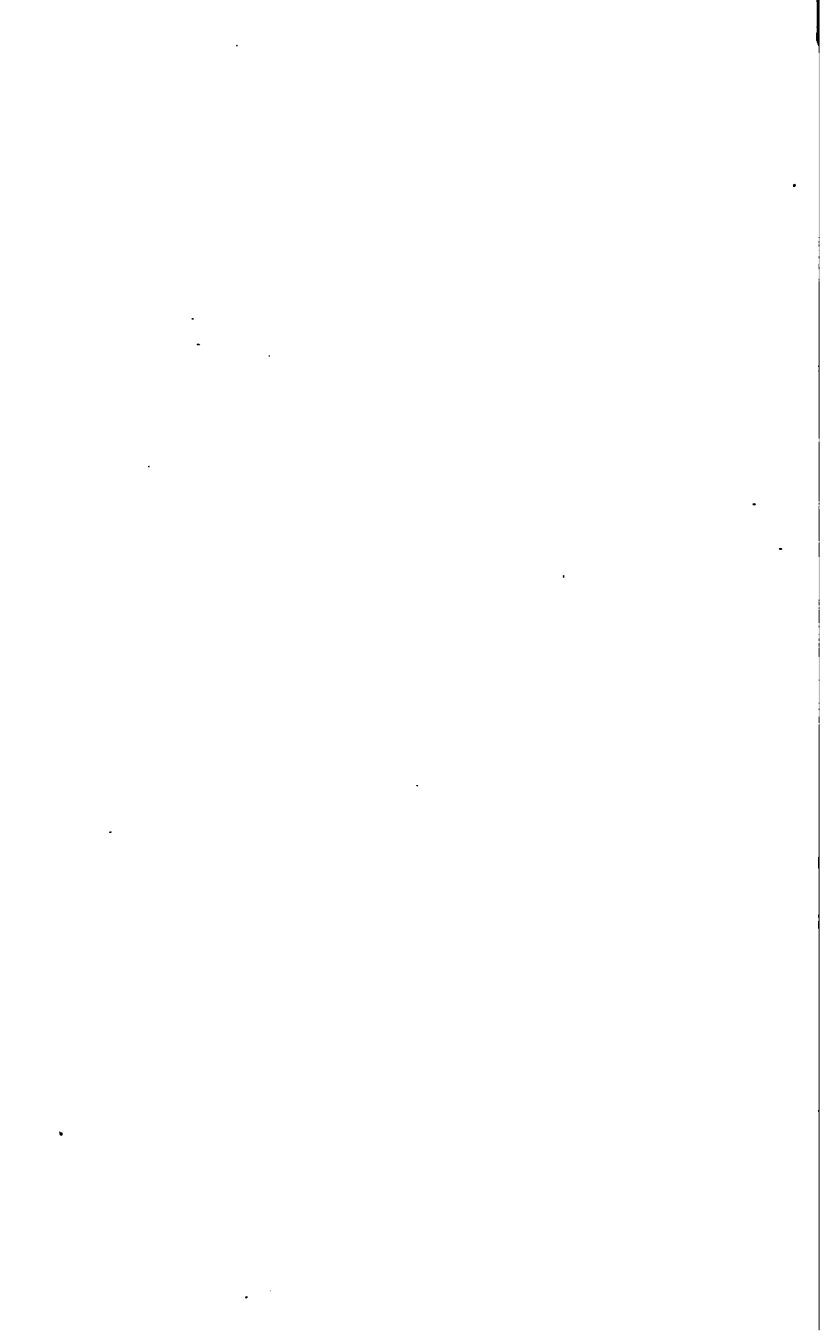


O mon vieux Roi, dans ton exil attends ;
Chaque soleil te luit plus favorable :
Quand la justice est la fille du temps ,
Son jugement en est plus équitable.



Le caillou peut briser un vase d'or,
Mais ses débris, dispersés sur la terre,
A tous les yeux sont précieux encor,
Et le caillou reste une vile pierre.

1840.



IV

UNE QUÊTE POUR LES ESPAGNOLS.



**La France fut toujours le port
Des nations qui font naufrage ;
Voyez quel est le triste sort
Des derniers enfants de Pélage :**

L'héroïsme est à mendier ;
Sa voix descend à la prière....
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.



Ceux qui vous tendent une main
Veuve d'une épée illustrée,
Croyaient avoir un peu de pain
Garanti par la foi jurée ;
Mais quel serment demeure entier
Quand la trahison le profère ?
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.



Ah ! le refus de notre don
Équivaut peut-être à leur perte :
L'assassinat et l'abandon
Montrent déjà leur tombe ouverte.

Là-bas , le poignard meurtrier ;
Ici , la faim et la misère....
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.



Quand il n'a gardé qu'un lambeau ,
Quand un crêpe pend à sa lance ,
Que la couleur de leur drapeau
N'étouffe pas la bienfaisance.
Dans l'exil qui vient supplier ,
Qui pourrait voir un adversaire ?
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.



Lorsque l'Europe subira
L'orage que couve la nue ,
Peut-être qu'on se souviendra
De tant de valeur méconnue.

UNE QUÊTE POUR LES ESPAGNOLS.

Faut-il, pour la glorifier,
Que le feu du ciel nous éclaire ?
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.



Sous le vent qui règne aujourd'hui,
Quand on sent vaciller le globe,
Qui de nous est sûr que sous lui
Le sol natal ne se dérobe ?
Pour qu'au sein de votre foyer
Dieu vous conserve un sort prospère,
Laissez tomber votre denier
Dans le casque de Bélisaire.



Puisse la voix d'un barde obscur,
Pour ces proscrits de l'Ibérie,
Attendrir tout cœur noble et pur,
Et leur refaire une patrie.

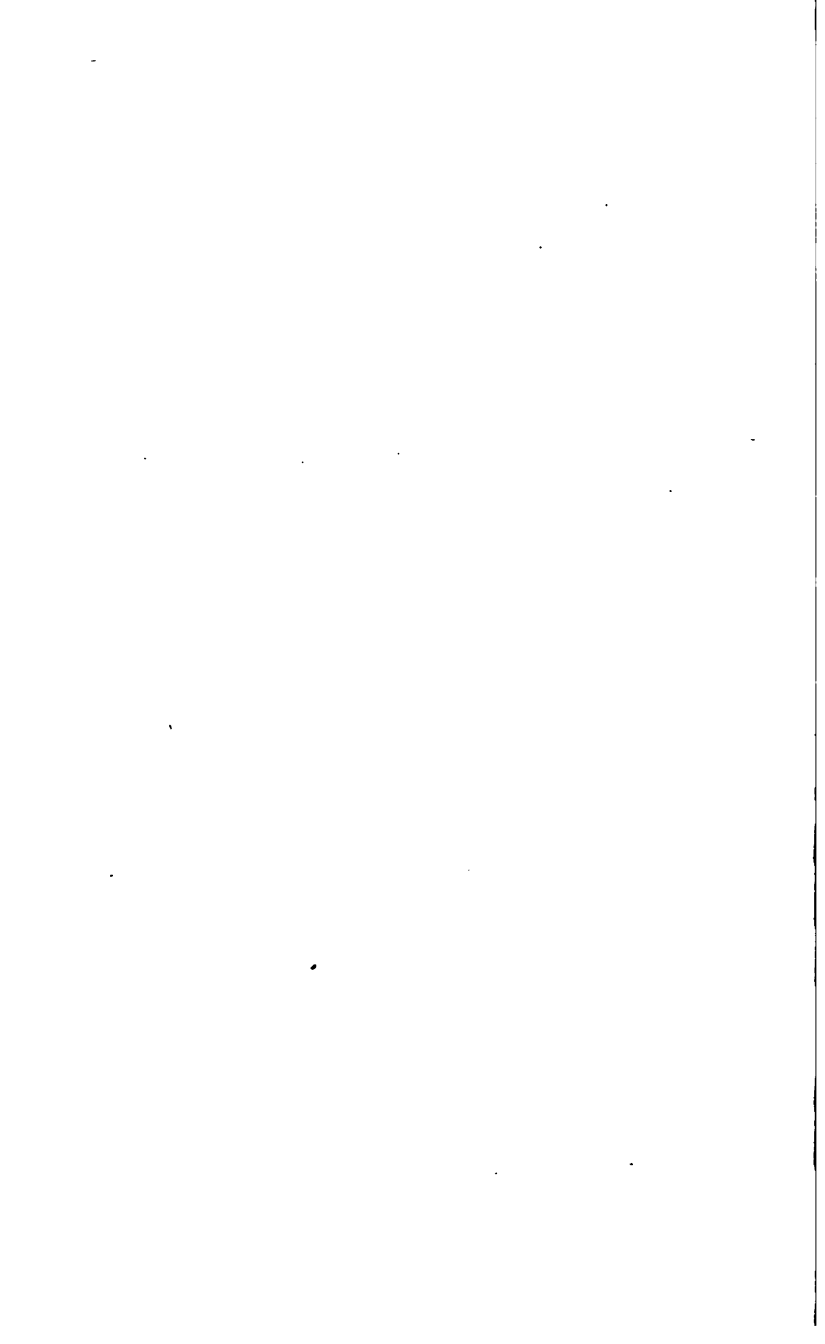
UNE QUÊTE POUR LES ESPAGNOLS. 121

Le barde, au malheur du guerrier,

Devait un hymne tutélaire.

Laissez tomber votre denier

Dans le casque de Bélisaire.



V

A. M. J. REBOUL.

PAR M. ALTAROCHE.

**Sur ton comptoir, heureuse et digne offrande ,
Un homme illustre a posé son laurier :
Joins-y , Reboul , pour former la guirlande ,
Chêne civique ou libre peuplier.**

Le luth sacré qu'au poète Dieu donne
Est un dépôt dont au ciel il répond.
Si Lamartine a tressé la couronne ,
Que Béranger l'attache sur ton front.



Le temps n'est plus où trônaient au Parnasse
Le rêve creux , le chant contemplatif.
La poésie, en voguant dans l'espace ,
Doit se lester d'un peu de positif.
Si vous voulez qu'au loin le vers résonne ,
Avec le vers frappez fort.... frappe donc.
Si Lamartine a tressé la couronne ,
Que Béranger l'attache sur ton front.



Malheur à ceux dont la lyre frivole
Rend de vains sons modulés au hasard !
Enfant de Dieu , le vers venge ou console ;
Le vers sans foi n'est qu'un triste bâtard.

L'un est au ciel l'étoile qui rayonne,
L'autre en bas meurt, feu follet vagabond.
Si Lamartine a tressé ta couronne,
Que Béranger l'attache sur ton front.



Poète, il faut qu'une pensée austère,
Lampe assidue, éclaire ton labeur.
Noble artisan au blason prolétaire,
Consacre au peuple et tes chants et ton cœur.
Vois l'ouvrier que l'exploitant rançonne,
Que la misère avilit et corrompt....
Si Lamartine a tressé ta couronne,
Que Béranger l'attache sur ton front.



Frappe avec nous sur l'inique partage
Que le bon droit veut en vain amender ;
Aucuns ont pris pour eux seul l'héritage,
Laisant à tous les dettes à solder.

Guerre à l'oisif qui doucement moissonne ,
Quand le semeur dans sa faim se morfond.
Si Lamartine a tressé la couronne ,
Que Béranger l'attache sur ton front.

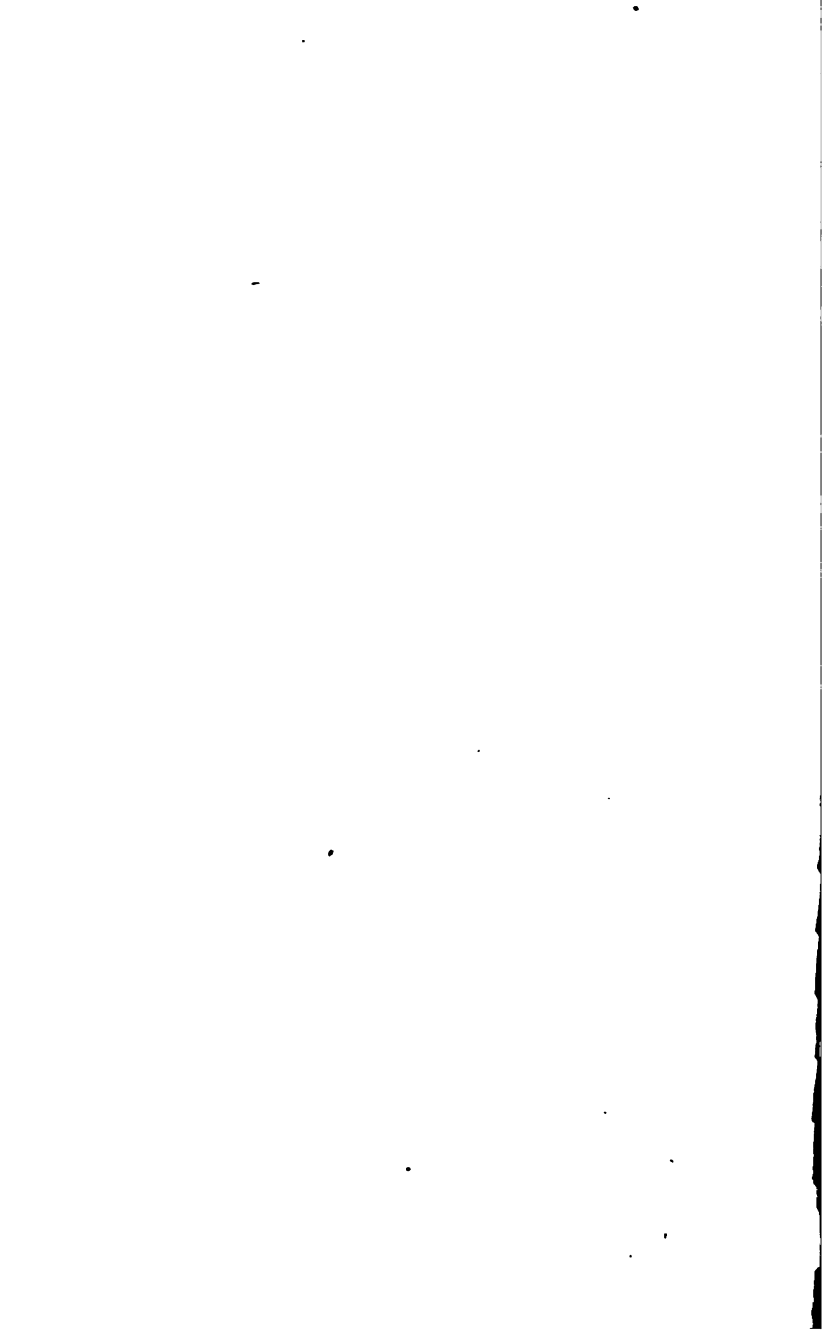


Faut-il aussi te montrer la patrie
Sa liberté dont on bride l'essor ,
Sa foi trompée et sa gloire flétrie ,
Et ses vertus qu'on immole au veau d'or ?
Ta voix , poète , est un éclair qui tonne ;
Or , c'est d'en haut que toujours l'éclair fond....
Si Lamartine a tressé la couronne ,
Que Béranger l'attache sur ton front.



La poésie est un arbre sublime
Dont le feuillage enfante de doux fruits ,
Des fleurs toujours en émaillent la cime ;
Mais il est temps qu'elle porte des fruits.

Sur ton fort tronc, ô Reboul, écussonne
L'égalité, rameau saint et fécond.
Si Lamartine a tressé ta couronne,
Que Béranger l'attache sur ton front.



VI

A M. ALTAROCHE.

De ton hommage, ami, serais-je digne,
Si, vil serpent, j'allais changer de peau?
En vain, du doigt, ta muse me fait signe
De me ranger auprès de son drapeau.

Je salurai sa gloire militaire ;
Mais, bien plus haut, je lèverai les yeux....
Pour que son règne arrive sur la terre,
La Liberté doit descendre des cieux.



Pendant le cours des discordes civiles,
Tant de tribuns faillirent en chemin,
Tant de rochers sont devenus fragiles,
Que je renonce à tout système humain.
Combien, issus de race prolétaire,
Rivent les fers du peuple malheureux !...
Pour que son règne arrive sur la terre,
La Liberté doit descendre des cieux.



Et dans quel temps ton idole chérie
A-t-elle mis le bonheur parmi nous ?
Est-ce, changeant son temple en boucherie,
Quand ses fils même expiraient sous ses coups ?

Est-ce aujourd'hui , dans cet autre hémisphère ,
Qui fait de l'homme un trafic odieux ?...
Pour que son règne arrive sur la terre ,
La Liberté doit descendre des cieux .



Serait-ce alors qu'en vos trois jours d'ivresse
Le sort versa le sang le plus exquis ,
Pour que Macaire eût à remplir sa caisse ,
Et que Bertrand devint comte ou marquis ,
Afin de voir la victoire à l'enchère ,
Changer nos camps en bazars scandaleux ?...
Pour que son règne arrive sur la terre ,
La Liberté doit descendre des cieux .



Et que dis-tu des tristes fanatiques
Qui , pour frapper une ombre de César ,
Ressuscitant les ténèbres antiques ,
En ont sans honte exhumé le poignard ?

Ami , pardonne à ma parole austère ,
Lequel se doit abjurer de nous deux ?...
Pour que son règne arrive sur la terre ,
La Liberté doit descendre des cieux.



Mais , me dis-tu , d'où viendra le dictame
Qui doit guérir un cancer aussi grand ?
C'est de la foi qui régénère l'âme :
Le scepticisme est esclave ou tyran.
L'amour de l'homme en tout homme s'allère ,
S'il n'entretient commerce avec les dieux.
Pour que son règne arrive sur la terre ,
La Liberté doit descendre des cieux.

VII

UNE SIESTE,

POÈME.

A l'heure où dans le ciel le soleil irrité
En morne solitude a changé la cité,
Lorsque les feux ardents que son orbe nous lance
De la nuit en plein jour font régner le silence

Et mourir la fraîcheur au bord même des eaux ;
Quand sur la persienne on tire les rideaux
Pour que du jour brisé le reste encor s'é moussse,
Sur le sofa rêveur , oh ! que la sieste est douce !
A force d'aspirer son parfum somnolent ,
La lèvre laisse choir le havane indolent ,
Et l'âme, dans l'oubli de ses liens ravie ,
Jouissant de sa seule et véritable vie ,
L'âme créée un jour pour ne jamais finir ,
Sans remords du passé , sans peur de l'avenir ,
Ne connaît qu'un présent plein de douces chimères
Et va comme au zéphyr les vapeurs éphémères ,
A son gré parcourant et les temps et les lieux....
Fleurs , kiosques , palmiers à délecter les yeux....



La voilà cette mer aux ondes diaphanes
Où se mire le front des rêveuses sultanes.
Ce jour a la couleur des ailes d'Ariel ,
La myrrhe et l'aloès forment seuls les nuages

Qui peuvent quelquefois obscurcir ce beau ciel.
O rives du Bosphore ! ô riantes images !
Des voyageurs souvent me l'avaient raconté ;
Mais qui pouvait vous croire une si belle chose....
Des moutons dans un parc où fourmille la rose !...
Certes , si du sultan c'était la volonté....
Je sais comme il punit la curiosité ,
Et me garderai bien d'en demander la cause....
Cachant sous leur dolman leur poignard meurtrier ,
 Où vont ses sombres émissaires ?...
Au delà de ces murs n'entends-je pas crier?...
Ce n'est rien : Sa Hautesse a voulu châtier
 L'insolence des janissaires ;
 Mais ne vas pas le publier :
Le sultan n'aime pas à voir s'initier
 Les étrangers dans ses affaires.

Mais, dussé-je mourir, ange digne du ciel,
D'où vient cette douleur sur ton front répandue? —
Des forbans m'ont ravie au foyer paternel,
Aux muets du sérail hier je fus vendue. —
Nous pouvons dans les airs nous ouvrir un chemin,
Je puis te rendre à ta patrie ;
De quel pays es-tu? — Je suis de l'Ionie. —
De l'Ionie où le ciseau divin
Épuisa tout son art sur le profil humain ;
De l'Ionie, Éden du globe !...
Si tu veux te sauver : oh ! donne-moi la main,
Vois comme sous nos pieds la terre se dérobe.



Certes j'étais bien bon de ramper autrefois
Sur cette terre misérable,
Quand de la pesanteur j'ai secoué les lois :
Le mode aérien est bien plus agréable.

Charme de mon regard, ineffable beauté,
Ta confiance à mon âme est trop chère ;
Tout ce qui brille en toi doit être respecté :
 Je veux l'obtenir de ton père.
Ma fortune a de quoi te faire un sort prospère ;
 J'ai des jardins, superbes fils de l'art,
Suspendus dans les airs sur d'immenses portiques ,
 Des perspectives magnifiques
De cèdres fabuleux où se perd le regard ,
Des fleurs dont le parfum serait digne de l'ange ,
Et des oiseaux parés de si vives couleurs
Que l'on prend quelquefois , trompé par leur mélange ,
Les fleurs pour les oiseaux, les oiseaux pour les fleurs ;
Tout ce qu'on peut créer de beau par la pensée ;
Et des bains de porphyre , un palais sans pareil.
Quand-tu reposeras sur la pourpre affaissée ,
De la plume du paon en éventail tressée
Des captives viendront rafraîchir ton sommeil ,
Et de blancs éléphants, harnachés avec pompe,
 Viendront attendre ton réveil,
 Pour te saluer de leur trompe
 Ainsi qu'un lever de soleil....



Mais ma tête s'égare et mon triste délire
M'érige seul en si haut rang.
Ah ! je ne suis qu'un pauvre Franc
Qui vit en chantant sur la lyre.
Je n'ai que mon amour, mon ange, à te donner,
Des chants, dons précieux de la muse suave ;
Je baiserais tes pieds, je serais ton esclave,
Mes destins indigents se feront pardonner.



Mais voilà que le jour s'achève,
Que l'étoile du soir se lève ;
Mon cœur est plein d'un saint émoi !
O ma lyre, reviens à moi !

Que l'hymne de la nuit commence :
L'homme a suspendu ses travaux ,
La nature est dans le repos ;
Quelle calme magnificence !
Le front couronné de pavots ,
Les heures passent en silence.
L'astre rêvant d'Endymion
Laisse tomber de son visage
Sur l'ouate du blanc nuage
La volupté de son rayon.
L'insecte étoile les prairies :
Je vole entre deux firmaments ;
C'est l'heure des douces féeries ,
Où des fleurs les sylphes charmants
Quittent les calices dormants
Pour des retraites plus chéries.
A la pâle et douce clarté
Qu'un vase d'albâtre emprisonne ,
Sur le sommeil de la beauté
Leur avide essaim tourbillonne....

Que la lyre s'endorme et la harpe s'éveille ;
Car les accords que la harpe produit
Peuvent seuls, sans blesser l'oreille,
Accompagner les chœurs des astres de la nuit.
Le souffle inspirateur pour elle est sans mesure :
Sa vision assiste aux suprêmes conseils.
Elle seule peut lire en cette voûte obscure
Le nom du Dieu de la nature
Écrit en lettres de soleils.



Nuit, impassible confidente
Des voluptés, des pleurs, des crimes, des bienfaits,
Quelle main a semé la poussière brillante
Que nos regards ravis contemplant sur ton dais ?
Malgré l'épaisseur de ton ombre,
Bien plus habile que le jour
A révéler le Dieu d'amour,
Dis-nous, parmi ces étoiles sans nombre,

Quelle est celle qui doit nous recevoir un jour?
Quelle est celle qui doit satisfaire à la flamme
De ce besoin d'aimer qui nous dévore tous,
 Où l'avidité de notre Âme
 Pourra posséder sans dégoûts?
 Infimes enfants de la terre
De ses amours bornés la coupe nous altère ;
Toute ardeur ici-bas exhale des soupirs ,
Et qui brûle et soupire, hélas! est pauvre encore ,
Et cherche un autre objet dans l'objet qu'il adore :
 L'infini seul peut assouvir.



Ah! la nuit m'a tout dit , et je suis sans excuse....
Mais comment s'arrêter sur de si doux penchants ?
Un seul de ses regards fera mentir mes chants :
Son image en mon cœur a remplacé la muse.
 Poètes, notre Âme s'abuse :

Pareils à ces parfums qui s'exhalent des champs
Et qui ne peuvent plus retomber sur la terre
Ni monter tout à fait aux célestes séjours,
Comme entre deux aimants l'un à l'autre contraire,
Hélas! nous flotterons toujours.
Mais écoutons encore, au sein de l'Empyrée
J'entends une étoile parler;
La parole d'en haut nous doit être sacrée,
Et gardons-nous de la troubler :



« Sous un chaume indigent un enfant vient de naître,
« Et le père et la mère en pleurant l'ont reçu.
« Pas de lait dans le sein afin de le repaître,
« Et pour l'envelopper pas le moindre tissu.
« Et les pauvres époux se disent dans leur âme
« (Car comment pourraient-ils tout haut se l'avouer):
« Si ta bonté, mon Dieu, bientôt nous le réclame,
« Nous aurons droit de te louer.

- « Un malheureux de moins sera dans cet asile ;
- « Ses frères et ses sœurs sont déjà trop nombreux
- « Pour le peu d'aliments que notre main débile
- « Peut gagner chaque jour et partager entre eux. »



Mais un rayon de ma lumière
Tombe, à l'insu de ses douleurs,
Sur ce berceau baigné de pleurs,
Et va saluer la chaumière
Au nom de futures grandeurs.



Oh ! pauvres gens, si vous pouviez connaître
De cet enfant l'illustre sort,
La tristesse qui vous pénètre
Se changerait en un joyeux transport.

Heureux père, les mains ceindraient d'une couronne
Le fils que tu crois être un si triste embarras,
Et maudissant ses pleurs ingrats,
Ton épouse vers la madone
L'élèverait sur ses deux bras,
Et bénirait le ciel qui le lui donne :
Car cet enfant sera le glorieux bâton.
Qui soutiendra votre vieillesse ;
Il sera grand par la richesse
Et plus grand encor par le nom ;
Et quand ses jours seront des jours antiques,
Le voyageur venant visiter les ormeaux
Qui dominant ces toits rustiques,
Emportera comme reliques
Quelques feuilles de leurs rameaux.



Allusion qui me déchire !

Eh bien , oui , je le sais , la muse vient du ciel ;
Mais ce que je lui dois et ce que je désire
A jeté mon esprit sur les bords du délire :
Et je suis accablé d'un présent immortel...



Reposons-nous sur cette nue errante...
Oh ! je te reconnais , volupté décevante.
Mes rêves trop souvent ont su te provoquer ,
Lorsque la tête d'une amante
S'endormait sur mon sein , mais pour le suffoquer.
Le souffle manque à ma poitrine ;
Dors cependant , ma compagne divine ,
Tu ne saurais ainsi rester trop à mon gré.
Tes cheveux agités par notre élan rapide
D'eux-mêmes s'offriront à mon baiser avide.
Il m'est doux de mourir sous ton front adoré.



Quelques moments plus tard, ô brise bienfaisante,
Ma lèvre respirait pour la dernière fois,
Et maintenant voilà que sa tête charmante
Du duvet de l'oiseau n'a pas même le poids...



Mais sous un point du ciel pâlissent les étoiles,
Les ténèbres bientôt vont replier leurs voiles.
L'aurore vigilante, allumant son flambeau,
Aux heures du matin vient tirer le rideau.
Leur odorant essaim a rafraîchi l'espace ;
Phébé descend au bois et son croissant s'efface.
Déjà le mont Hymette à l'orient vermeil
Reflète les freins d'or des coursiers du Soleil.



**Mais ce beau ciel n'est plus le ciel du vieil Homère .
Son Olympe déchu n'est plus qu'une chimère .
Chaque étoile est un Ariel ,
Armé d'une épée acérée
Pour défendre au démon les approches du ciel
Dont Mahomet ouvre l'entrée .
Des houris la harpe sacrée
Dirait : Déjà le jour naissant
Du turban de la nuit efface le croissant ;
Le croissant , à son tour , achève sa durée ;
Pressé par les deux bouts , il rompt par le milieu :
La Mecque , pleurant sur son dieu ,
A Delphes , à Délos est déjà comparée .
Toi qui les vis mourir , soleil , prends ton essor !
Quitte ta couche nuptiale :
Sous tes regards d'or , de pourpre et d'opale
L'univers du néant semble sortir encor...**

Mais trêve à mon esprit ! trêve à tes fantaisies ,
Flotteras-tu toujours entre trois poésies ?
Qu'importe d'où nous vient le jour et sa splendeur ?
A ces nouveaux rayons, elle est cent fois plus belle.
Fille de l'Ionie, à toi seule mon cœur.
La déité pâlit auprès d'une mortelle :
J'abandonne la muse et l'amour est vainqueur.



Amour, fils du vieil Océan ,
Quand tu sortis du sein de l'onde ,
Tes yeux regardèrent le monde
A peine tiré du néant :
Soudain avec plus d'énergie
Il sentit circuler la vie ;
Tout être éprouva dans son sein
La soif de se lier à l'être.
A ceux qui n'ont pu te connaître
Hélas ! tu parlerais en vain.



Demandez au palmier qui confie à Zéphire
Des baisers odorants pour celle qu'il désire ;
Aux bords caressés par les eaux ;
Au coursier exhalant le feu de ses naseaux ;
A la colombe qui soupire ;
Aux dragons écaillés qui mêlent leurs anneaux ,
Quel est l'océan de délire
Qui les enivre de ses flots.



Ami, voici les lieux où j'ai reçu le jour.
Tu vois cette maison à la simple structure ?
C'est la mienne ; et cet homme à blanche chevelure ?
C'est mon père : oh ! rends-moi bien vite à son amour ;
C'est de lui seul qu'il faut que l'on m'obtienne ,
Et pour récompenser ton généreux secours ,
Puisse sa volonté ressembler à la mienne. —



Bon vieillard, interromps le cours
Des pleurs que je te vois répandre ;
Ta fille était perdue et je viens te la rendre ;
Des hontes du harem j'ai préservé ses jours.
Qu'elle soit à moi pour toujours,
C'est le prix où j'ose prétendre.



Tes vœux sont hauts, je n'y puis consentir ;
Et dût d'avoir su si bien faire
Ton noble cœur se repentir,
Je ne saurais accepter ta misère ;
Car la main de ma fille est un riche trésor
Qui ne sera donné qu'à la puissance ou l'or.
Qu'offres-tu pour me satisfaire ? —



Ma lèvre ne sait point mentir .
O cupide vieillard , j'oserai te le dire ,
Je ne possède qu'une lyre
Que l'amour et l'honneur font parfois retentir. —



Un chantre pauvre admis dans ma famille
En doublerait la peine et le souci.
Dans ma maison entre , ma fille ,
Et toi , retire-toi d'ici...



Quelle déception amère !
Les mots manquent à ma douleur ;

Eh quoi ! dans le pays d'Homère
La muse n'a point de valeur ?



Mais le Grec est tombé plus bas que l'esclavage ;
Il n'a de ce qu'il fut gardé nul souvenir.
Tous les nobles instincts ont fui de ce rivage.
Si quelque malheureux aux muses rend hommage ,
Il chantera pour s'étourdir ,
Non pour s'exalter le courage.



Hélas ! moi-même aussi je cherche à me tromper :
Mon dénûment n'est que trop véritable ,

Et d'un refus inexorable
Ce vieillard a dû me frapper.
La fièvre en mes veines circule :
Malheureux ! je me fais à moi-même pitié.
O lyre, tu n'es plus qu'un objet ridicule,
Et je te brise sous mon pied.
Instrument de mon infortune ,
Je joindrai mon injure à l'injure commune :
Sois maudit : tu n'es rien ; l'or est tout : il m'en faut !
Je ne puis en avoir ici-bas, mais là-haut !...
Ressuscitez pour moi, femmes de Thessalie ,
Vos antiques enchantements.
Pour avoir les trésors que le ciel me dénie ,
Il me faut voyager par tous les firmaments.
Ne me gardez point de rancune
De l'oubli de vos noms dans mes tristes concerts...
Mais l'ombre avant le soir vient épaissir les airs ,
Le jour devient la nuit et le soleil la lune.
J'entends frémir le souffle des enfèrs ,
Des forêts d'alentour se plaindre le vieux chêne ,
Dont l'écorce en s'ouvrant enfante des démons.
De l'aqueduc ruiné qui rampe sur ces monts ,
Le front couronné de verveine,
Les cheveux noirs noués par un ruban de feu ,

Quelle femme s'échappe et descend en ce lieu ?

Est-ce pour soulager ma peine ?—



C'est moi qui du ciel aux abois
Arrache la lune écarlate ,
Et fais mugir au fond des bois
La meute infernale d'Hécate.
Quand ma baguette a sur le sol
Tracé le cercle sabbatique ,
Quand mon orfraie a pris son vol
En jetant son cri fatidique ,
Quand je tourmente le rhombus
Sous les coups de mon fouet magique ,
A la flamme cabalistique
Falte avec des cercueils rompus
Ravis au cimetière antique ,
Jamais l'abîme à ma supplique
Ne répondit par un refus.



Par cet essai de sa puissance,
Juge de l'effet de mon art,
Et dis si jamais ton regard
Vit pareille magnificence. —



Quel rêve ici m'a transporté ?
Est-ce mensonge ou vérité ?
Quelles colonnades splendides
Ont remplacé ces campagnes arides !
Albâtre, onyx, marbres phosphorescents,
Quelle main a taillé vos contours ravissants
Et peuplé ce palais d'un monde de statues ?
Mais de leurs piédestaux les voilà descendues...

Galatée a trouvé des sens.

Par tant de majesté, de grâce et d'élégance,
Ah ! sans doute l'esprit, l'esprit s'est vu charmer,
Et la forme idéale a forcé l'existence
A descendre sur elle afin de l'animer ;

Mon orgueil vaincu le déclare :

Quoique ayant vu le jour sous d'autres régions
Où la flamme des arts ne fut jamais avare,
O muse de la Grèce, à ces perfections
Il nous faut accepter l'injure de barbare
Que ton dédain jetait aux autres nations.
La voilà, juste ciel ! oh ! la voilà, c'est elle :
Mon cœur l'a reconnue aussitôt que mes yeux ;
Tant d'attraits n'étaient pas d'une simple mortelle.
Je la revois, la sœur, et la sœur la plus belle

De ces déesses, de ces dieux.

Un destin moins brillant me plairait cent fois mieux :

Hélas ! sa nature immortelle

La forcera sans doute à repousser mes vœux...



O barbare magicienne,
Pourquoi me dérober ces douces visions? —

Elles n'étaient qu'illusions
Que fait naître et mourir ma verge souveraine.
Pour que dans sa réalité
L'objet adoré t'appartienne,
Souviens-toi de ta pauvreté,
De l'or exigé par un père;
Il te faut, pour le satisfaire,
Mettre l'enfer de ton côté.
Que lui donnerais-tu, s'il venait à ton aide? —

Demande au malheureux que le soleil obsède
Et que la soif met au tombeau,
Ce qu'il pourrait donner de tout ce qu'il possède
Pour obtenir un verre d'eau. —



Je l'entends, Belzébut désormais est ton maître ;

A tes vœux il s'est résigné ;

Prends et lis cet écrit où ton nom doit se mettre. —



Femme, reprends-le, j'ai signé. —



Par ton âme dépossédée
De la marque du doigt divin,
Veux-tu pour franchir ton chemin
Les dragons ailés d'Asmodée,
Ou l'hippogriffe de Merlin,
Ou Phlégon, coursier intrépide,
Sinistre rival de l'éclair,
Né d'un étalon de l'enfer
Et d'une cavale numide ?
Ampuse, démon du midi,
Qui le tient sous sa dépendance,
N'a pu dompter sa violence.

Son vol n'est jamais refroidi ;
Au delà de l'impatience
Du cavalier le plus hardi ,
Ses pieds dévorent la distance. —



Ah ! c'est ce qu'il me faut... le voilà!... Soyons prompt ,
Noble coursier , ma tête est embrasée :
Je veux aller baigner mon front
Aux lieux d'où descend la rosée.



Montons aux célestes séjours ;
Il faut que tu me les dévoiles ,
Car à l'objet de mes amours
J'ai promis un collier d'étoiles ,



Et puis l'arc-en-ciel pour ruban ,
Et puis les feux de la comète
Afin d'en orner son turban ,
Car son turban manque d'aigrette ;



Pour son père avaricieux ,
Qui dédaigne mon infortune ,
Tout l'or du soleil radieux ,
Tout l'argent de la blanche lune.



Mais, ô Phlégon , arrête-toi !
Ma tête tourne de vertige ,
Ton dos se dérobe sous moi ,
Phlégon , arrête-toi , te dis-je !



O ciel ! je te supplie en vain,
Je pends sur la vaste carrière
Et sens glisser entre ma main
Le dernier poil de ta crinière...



Quelle chute ! tout fracassé,
Je n'ai plus qu'un moment à vivre,
Et mon Dieu fut trop offensé
Pour que sa bonté me délivre.



J'ai pour de profanes amours
Renié la muse céleste,
L'enfer m'accorda son secours.
J'ai mérité mon sort funeste.



Mais pourquoi flaires-tu mon corps,
Quand par toi la mort m'environne ?
Phlégon, aurais-tu des remords ?
Ah ! s'il faut que je te pardonne,



Sous cet arbre qu'a desséché
Du simoun la brûlante haleine,
Pour me voir à jamais couché,
Que ton sabot creuse l'arène.



Que l'Arabe, aux haltes du soir,
Quand la chamelle s'agenouille,
Ne puisse pas s'apercevoir
Qu'il va dormir sur ma dépouille.



Que l'oubli soit sur mon repos ,
Que ma mère , dans ses alarmes ,
Ne puisse pas trouver mes os
Afin de les mouiller de larmes ;



Et qu'au jour où le monument
Rendra la poussière de l'homme ,
La trompette du jugement
Ne puisse pas rompre mon somme...



Dormiras-tu toujours ? — Qui va là ? — Camarade ,
On n'a pas vu de soirs plus beaux :
Les brises de la mer soufflent sur l'esplanade ,
Tout accourt à la promenade ,

Et de la course des taureaux

La foule sort à pleine arcade :

Debout. — Que tu fais bien ! mon ami, de venir :

Ta voix a dissipé de terribles alarmes.

Mon rêve, d'abord plein de charmes,

Commençait à se rembrunir.

VIII

CHANT DU MARIN.

La mer ! à moi la mer et sans fond et sans rive ,
La mer , vaste pâture aux cœurs audacieux ;
La mer , qui dans ses bras tient la terre captive ,
Et mêle son abîme à l'abîme des cieux ;



La mer calme et riante , où l'azur se reflète ;
La mer , comme un enfant jouant dans son berceau ;
La mer , où je naquis dans un jour de tempête ;
La mer , sein maternel qui sera mon tombeau.



O mer ! je ne veux point d'un autre cimetière :
Quand la mouette aura crié sur mon trépas ,
Quand les plis de tes flots m'auront fait un suaire ,
Sur le bord détesté ne me rejette pas !



La terre à mon sommeil serait dure et pénible ;
Jalouse de garder la cendre d'un amant ,
Ne cède qu'à l'appel de la trompe terrible ,
Et ne me rends qu'au jour du dernier jugement.

IX

LE TOMBEAU DE POLÉMON.

●
IDYLLE.

Polémon n'était plus, et sur sa sépulture
Cynthia avait coupé sa blonde chevelure,
Et du tertre funèbre, arrosé de ses pleurs,
Le gazon témoignait de ses vives douleurs :

« Si jamais j'oubliais mon Polémon fidèle,
Répandez sur mes yeux votre nuit éternelle,
Filles de l'Achéron, vous, dieux des sombres bords,
Garants des vœux formés sur la cendre des morts;
Si d'un nouvel amour je me faisais injure,
Ravissez la parole à ma lèvre parjure,
L'ouïe à mon oreille, et qu'un double fléau,
Le silence et la nuit, m'accompagne au tombeau ! »
Ainsi parlait Cynthie, et sa vive tendresse
Croyait sincèrement accomplir sa promesse ;
Mais les dieux sont cléments et ne sauraient punir
Les serments insensés que l'on ne peut tenir.



Et toute une saison, chaque aurore nouvelle,
Aux mânes adorés l'amante fut fidèle ;
Mais un jour, en venant pleurer sur leur tombeau,
Elle vit un pasteur, des pasteurs le plus beau :
On eût dit Apollon portant une houlette,
Alors qu'il conduisait les génisses d'Admète.

Ce que la belle en deuil ressentit dans son cœur,
L'enfant-dieu qui des dieux est entor le vainqueur
Et dont le front est ceint des roses de Cythère,
Pourrait, s'il le voulait, en dire le mystère ;
Ce que l'on peut savoir, c'est que moins tristement
La belle ce jour-là pleura sur son amant ;
Que ses doigts sur son front passaient à l'aventure
Comme s'ils regrettaient sa blonde chevelure ;
Que sa tête souvent se levait de sa main
Afin de regarder du côté du chemin ,
Et de trouver au loin la place du bocage
Où ses yeux avaient vu la ravissante image...
Mais les dieux sont cléments et ne sauraient punir
Les serments insensés que l'on ne peut tenir.



Et le temps , qui détruit et répare sans cesse ,
Au beau cou de Cynthie a rendu chaque tresse ,
Raniiné ses attraits flétris par la douleur :
Les roses de sa joue ont repris leur couleur ,

Et ce n'est pas toujours la cendre bien-aimée
Qui lui fait parcourir la route accoutumée.
Hélas ! de Polémon le triste monument
Après l'indifférence a vu l'isolement ;
Il ne reçoit de pleurs et de tributs funèbres
Que la pluie ou les eaux qui tombent des ténèbres.
Si la belle parfois fréquente ce séjour,
C'est pour le beau pasteur qui l'épie à son tour ;
Dans leur regard l'un l'autre ils n'ont su que trop lire ,
Et leur cœur a brûlé d'un mutuel délire...
Mais les dieux sont cléments et ne sauraient punir
Les serments insensés que l'on ne peut tenir.

❦

Un jour, l'ardent Phébus dans sa voie éclatante
Montait sans rencontrer une vapeur flottante :
L'azur seul s'étendait sur l'Olympe immortel,
La terre souriait au sourire du ciel ,

Le souffle du printemps ranimait toutes choses :
Philomèle cachée au fond des lauriers-roses ,
Les larmes de l'aurore au calice des fleurs ,
Le zéphyr apportant de suaves odeurs ,
Le murmure des pins sur les bords des fontaines
Et le bruissement des ailes de phalènes ,
Tout chantait de l'amour l'ineffable concert
Et Vénus se laissait respirer avec l'air.
Le pasteur, plus hardi, accourut vers Cynthie ;
Il se jette à ses pieds : « O charme de ma vie !
Oh ! si j'étais celui qui doit calmer ton deuil ,
Si ta voix me disait ce que me dit ton œil ,
Les plus riches des rois que l'Orient adore
Près d'un pauvre pasteur seraient pauvres encore ;
Les dieux qui de l'Olympe habitent la splendeur
N'auraient pas de bonheur égal à mon bonheur ! »
La vierge, rougissant, voulut prendre la fuite,
Mais en vain ; le pasteur se met à sa poursuite
Et finit par l'atteindre à l'endroit du vallon
Où gisait le tombeau du pauvre Polémon.
Là, serrant dans ses bras l'infidèle Cynthie ,
Il cueille un doux baiser sur sa lèvre jolie.
Elle, feignant la crainte, invitant d'un refus :
« Oh ! laissez-moi , » dit-elle avec un air confus.

Et le baiser fut pris , et sur son beau visage
Le remords ne vint pas répandre son nuage...
Mais les dieux sont cléments et ne sauraient punir
Les serments insensés que l'on ne peut tenir.

X

ÉLÉGIE ROMAINE.

O ma fille ! ta mort m'est une rude épreuve ;
Une seconde fois la Parque me fait veuve.
Le jour où l'on m'apprit que d'un fer inhumain
Ton père avait été percé par le Germain,

Ce deuil intérieur dont l'âme se dévore
M'accabla. Cependant tu me restais encore,
Et l'époux adoré dont je suivais la loi
Revivait dans tes yeux et respirait en toi ;
Et, suspendue au cou de ta mourante mère,
Tu voyais sa douleur devenir moins amère.
Quand je sentais ton cœur pressé contre mon sein,
Le jour à mon regard redevenait serein ;
Et je n'ai maintenant pour calmer mes alarmes
Que cette urne insensible où ruissellent mes larmes !
Hélas ! et vainement ; car, comme elles amers,
Quand mes pleurs répandus égaleraient les mers,
Quand mes sanglots seraient à briser une pierre,
Je ne parviendrais point à rouvrir ta paupière.
Mais si les dieux des morts sont si durs, si cruels,
S'ils restent même sourds aux regrets maternels,
Et de vin et de lait j'arroserai ta cendre,
Et te rendrai les soins que tu devais me rendre.



Le coup qui m'a frappée anéantit mon cœur ;
Je n'en saurais jamais supporter la rigueur :
Mon deuil est trop pesant , ma douleur trop cruelle ,
Pour que le temps les puisse emporter de son aile.
Ah ! plus profondément , chaque jour qui luira ,
Je sens que dans mon sein le trait s'enfoncera .
Mon esprit se refuse à cette affreuse idée :
De ma fille à jamais je suis dépossédée !
Mes regards par les siens ne seront plus charmés !
A mes embrassements ses bras seront fermés !
Et sa lèvre sera morte à toute caresse !
Et je n'entendrai plus sa voix enchanteresse
Qui , durant la veillée où tournaient les fuseaux ,
Changeait presque en plaisir l'ennui de nos travaux .
Désormais pour charmer ma triste solitude ,
Quand les soirs seront longs et le temps sera rude ,
Je n'aurai que ma lampe à la pâle clarté
Montrant de mon réduit la sombre nudité ,
Semblable à ces flambeaux dont les lueurs funèbres
De l'asile des morts éclairent les ténèbres !
Je ne puis accepter un pareil avenir :
Je sens que mon destin ici-bas doit finir ;
Dans son cercle fatal le désespoir m'enferme .
La mort à mes douleurs peut seule mettre un terme .

Quand déjà de mon être elle tient la moitié ,
Pourquoi le reste ici vivrait-il sans pitié ?
Parques qui m'accablez , Parques inexorables ,
Vos rigueurs désormais me seront favorables :
Hâtez ma dernière heure. Au séjour souterrain,
Ma fille , mon espoir, mon trésor souverain,
Quelle que soit des morts la forme insaisissable ,
Notre amour nous rendra l'une à l'autre palpable ;
Il est trop pur , trop saint pour subir le trépas.
Tu sentiras mon sein , je sentirai tes bras ,
Et, de te perdre encore étant enfin sans crainte ,
Mes champs Élyséens seront dans ton étreinte.
Cependant aujourd'hui , pour ne rien négliger ,
Si ces libations peuvent te soulager ,
Et de vin et de lait j'arroserai ta cendre ,
Et te rendrai les soins que tu devais me rendre.

XI

JULES CÉSAR.

CHANT ROMAIN.

La place est faite et je puis y prétendre :
Peuple romain, tu recevras mes lois ;
L'occasion est belle ; il faut la prendre :
Jamais les dieux ne l'accordent deux fois.

En restant sourd au destin qui me nomme ,
Le repentir arriverait plus tard.
Sj l'univers est esclave de Rome ,
Rome sera l'esclave de César.



Je sais combien , dans leur inquiétude ,
Peuvent souffrir tes instincts les plus fiers :
Afin de mieux voiler ta servitude ,
J'ai de lauriers enveloppé tes fers.
Coursier sans frein , courant dans l'hippodrome ,
A ton insu j'ai préparé ton char.
Si l'univers est esclave de Rome ,
Rome sera l'esclave de César.



Dans tes murs veufs de leur rudesse antique ,
Lorsque la pourpre et l'or sont souverains ,
Que tout y boit la coupe asiatique
Et que dans Rome il n'est plus de Romains ;
Lorsque le Grec , bien plus triste symptôme ,
Y corrompt tout par le sophisme et l'art ,
Si l'univers est esclave de Rome ,
Rome sera l'esclave de César.



Mon astre au ciel comme le tien s'élève :
Ta liberté sous ses feux doit mourir.
Tu fis servir le monde par le glaive ,
Et par le glaive aussi tu dois servir.
Depuis longtemps ces faisceaux qu'on renomme
Cachaient le sceptre , horreur de ton regard.
Si l'univers est esclave de Rome ,
Rome sera l'esclave de César.



Les factions te préparaient un maître :
Loin de frémir de m'avoir pour ton roi ,
Rome , applaudis ; car les temps qui vont naître
T'en donneront de plus cruels que moi.
Lors , tu sauras jusqu'où peut tomber l'homme
Sous des tyrans , vil produit du hasard.
Si l'univers est esclave de Rome ,
Rome sera l'esclave de César.



J'aurai pour vous , patriciens serviles ,
Conquis la Gaule et soumis le Germain ;
Accumulé les dépouilles des villes ,
Pour revenir les remettre en vos mains ?

Non. De tels dons il faut être économe ;
Pour les garder les dieux m'en ont fait part.
Si l'univers est esclave de Rome,
Rome sera l'esclave de César.



La République a l'ombre de Pompée,
Des dieux voisins de la nuit du trépas ;
Moi j'ai le sort , le peuple et mon épée,
Trois compagnons qui ne failliront pas !
La liberté n'est plus qu'un vain fantôme
Dont la fortune a quitté l'étendard.
Si l'univers est esclave de Rome,
Rome sera l'esclave de César.



Je sais combien de sombre défiance
Couve dans l'ombre et surveille mes pas ;
Mais à quoi peut servir la prévoyance ,
Lorsque le sort nous pousse de son bras ?
Que mon projet aujourd'hui se consomme !
Que je succombe ou non sous le poignard ,
Si l'univers est esclave de Rome ,
Rome sera l'esclave de César.

XII

HYMNE A CLÉMENTE ISAURE.

PRÉLUDE.

L'art est saint : Dieu le fit afin que dans le monde
Tout ne se courbât point devant la force et l'or ;
Afin que l'indigent , de sa fosse profonde ,
Pût vers les hauts sommets prendre aussi son essor.



L'art est saint : au hasard il dispense ses flammes,
Du palais somptueux jusqu'à l'humble atelier,
Afin de proclamer l'égalité des âmes
A l'oreille de ceux qui pourraient l'oublier.



Après la loi du Christ, c'est le lien céleste,
C'est le rayon tombé de l'immortel séjour
Qui rend le pauvre digne et l'opulent modeste,
Et les fait ici-bas vivre du même amour.



Du philosophe en vain la raison le rejette
Comme un vin qui ferait les États chanceler ;
Mais c'est par le sophiste et non par le poète
Qu'on voit les nations se corrompre et crouler.



Tout peuple dont le front se courbe vers la terre ,
Et n'a que l'appétit du pain matériel ,
Perdra jusqu'à son nom , et la verge étrangère
Accomplira sur lui les vengeances du ciel.



Car le glaive sauveur n'obéit qu'à la lyre ;
C'est à ses fiers accents que s'éveillent en nous
Les civiques instincts portés jusqu'au martyr ,
La soif de s'abîmer pour le salut de tous.



Gloire à toi , chaste et noble dame ,
Qui , prévoyant de mauvais jours
Où l'esprit éteindrait sa flamme ,
Vins lui prêter aide et secours ,

Instituas ce sanctuaire
Pour que de la muse au suaire
Le laurier mort pût reflleurir,
Et que ses fils, dans leur disgrâce,
Pussent trouver un peu de place
Pour chanter un jour et mourir.



A toi notre reconnaissance.
Soit que tu nous viennes du ciel,
Que la terre ait vu ta naissance,
Fille d'Ève ou sœur d'Ariel,
Parfum né de nos hémisphères,
Ou rosée échappée aux sphères
Qui flottent dans l'immensité;
Ange ou femme, qu'en cette enceinte,
Pleine de ta mémoire sainte,
Ton nom soit toujours exalté.



Ton âme, l'histoire l'atteste,
Dédaignant tout profane hymen,
Ne trouva qu'un amant céleste
Digne de dormir sur ton sein ;
Des tristes amours de la terre
Ton esprit sonda le mystère
Et n'y trouva que le néant :
Pour une soif insatiable ,
Qu'était leur coupe misérable
Auprès d'un divin océan ?



Oh ! sans doute, étoile choisie,
Objet des plus tendres égards ,

HYMNE A CLÉMENTE ISAURE.

Lorsque l'esprit de poésie
Te caressait de ses regards,
Tu conçus l'heureuse pensée
De cette fleur d'or dispensée
A la gloire du troubadour :
Dans le triste exil où nous sommes,
Tout ce qui fait du bien aux hommes,
Descend de l'ineffable amour.



Du haut du bonheur sans nuage
Que ne limitent pas les temps ,
Si tu souris à mon hommage ,
Voici le prix que j'en attends :
Auprès du poète suprême
Dont l'univers est le poème
Et qui des esprits est le roi ,
Et dont la puissance infinie
Élève ou fait choir le génie,
Oh ! daigne intercéder pour moi ;



Pour que dans mon âme inquiète
La vertu ne succombe pas,
Car entre l'homme et le poëte
Il est de pénibles combats ;
Que , dans la honte de lui-même ,
Le pauvre troubadour qui l'aime
N'aille jamais s'anéantir ;
Qu'il préfère son indigence
A la plus riche récompense
Qu'on lui donnerait pour mentir.



Que sa voix , toujours libre et pure ,
N'épouse aucunes passions ,
Et plane au-dessus du murmure
Qui s'élève des factions ;

Et si , devant leur violence ,
Les lois restaient dans le silence ,
Qu'il les remplace par ses chants ;
Et que , de sa lèvre échappée ,
La parole vaille l'épée
Pour faire pâlir les méchants.



Mais plutôt , oh ! plutôt encore ,
Qu'il appelle cet heureux jour
Qui doit , aux feux de son aurore ,
Ranimer les germes d'amour ;
Que sa voix , hâtant la victoire
Dont le Christ seul aura la gloire ,
Puisse attendrir et consoler ;
Car , plus le ciel dans sa colère
Inflige de maux à la terre ,
Moins la haine a droit de parler.



Fais-lui donner toutes ces choses,
Afin qu'au bout de son chemin,
Sentant ses paupières mi-closes
Et le luth tomber de ses mains,
Les créations de ses veilles
Ne fassent pas à ses oreilles
Frémir le souffle de l'enfer ;
Mais que leur douce souvenance
Soit un prélude d'espérance
Qui lui montre le ciel ouvert.



Adieu, mon aimable patronne.
Je suis venu dans ta cité
T'offrir encens, myrrhe et couronne,
Guidé par ta douce clarté.

Ma muse s'en retourne heureuse
D'avoir fait , dans sa foi pieuse ,
Pour se garder de tout écueil
Et sanctifier son délire ,
Toucher l'ivoire de sa lyre
Au bois sacré de ton cercueil.

XIII

A PIERRE CORNEILLE.

Sous le marbre et l'airain de tes fières images
Que le monde brunit par deux siècles d'hommages ,
Souffre que mon encens vienne aussi s'exhaler...
Mais à louer ta gloire ai-je pu me résoudre ,
Quand il n'est, sous le ciel, que le cri de la foudre
Capable de te révéler ?



Il fallait le grand règne à ta grande parole ;
Mais , fille de nos jours , ma muse est trop frivole :
L'être fut-il jamais compris par le néant ?
Homme , tu reculas les limites de l'homme ,
Quand tu ressuscitas la poussière de Rome
Sous ton haleine de géant.



Rome , qui n'a souffert que l'Éternel pour maître ,
Le seul bruit du passé , de l'avenir peut-être ,
Rome , dont le trépas créa des nations ,
Rome , dont le tombeau resplendit d'espérance ,
N'a trouvé que ton œil , aigle né dans la France ,
Qui pût affronter ses rayons.



Que dis-je ? ses enfants , dotés par tes idées ,
Se lèvent du cercueil plus haut de vingt coudées ;
S'il se pouvait qu'un jour la tombe les reprît ,
Le réduit ténébreux n'irait plus à leurs tailles ;
Mais peuvent-ils passer par d'autres funérailles ,
Quand ils vivent de ton esprit ?



Non , non ; le vieil Horace , en sa rudesse antique ,
Dévouant ses trois fils à la chose publique
Et voyant dans leur sang Albe s'anéantir ;
Un État délivré par la main d'un seul homme ;
L'énergique tableau des premiers temps de Rome :
Tout cela ne peut pas mourir !



César baignant de pleurs une cendre rivale ,
Bien plus grand à Memphis qu'il ne fut à Pharsale ;
La veuve de Pompée au-dessus de son deuil ;
Cléopâtre prenant ses deux fils pour victimes ,
Et tombant elle-même au piège de ses crimes
Sans rien perdre de son orgueil ;



Auguste , fatigué de sang et de vengeance ,
Sur l'autel du pardon et de la confiance ,
Émoussant les poignards dont il était frappé ,
Et le tyran Phocas qui , dans l'ombre inquiète ,
Ne voit qu'Héraclius et sent brûler sa tête
Sous un diadème usurpé ;



Et Polyeucte, enfant de la Rome chrétienne,
Cherchant le Capitole au milieu de l'arène,
Et le triomphateur à travers le martyr;
Les bourreaux que l'on a commis à son supplice
Confessant à leur tour la nouvelle justice :
Tout cela ne peut pas mourir.



L'esprit verra toujours, radieuses ou sombres,
Passer et repasser ces gigantesques ombres,
Mâle évocation des plus altiers destins ;
Drame où le spectateur sent agrandir sa sphère,
Et qui doit, en tout temps et sur tout hémisphère,
Avoir des battements de mains.



Et l'on a vu pourtant, par de jeunes barbares ,
Sauvages tatoués de figures bizarres ,
Et dont le nom dans l'ombre est presque enseveli ,
En un branle burlesque autour de la statue ,
Hurler le chant de mort de ta gloire vaincue ,
Et la dévouer à l'oubli.



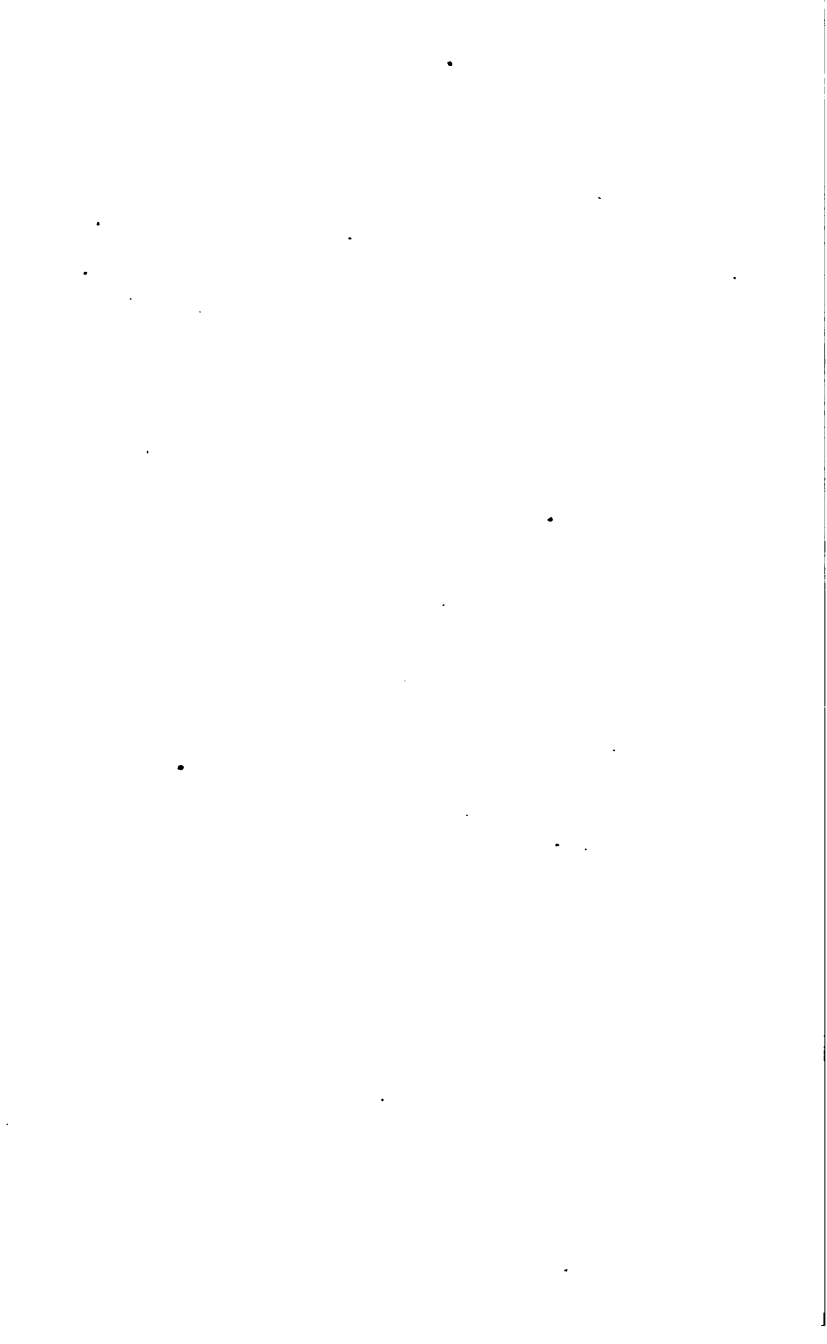
Le siècle est ainsi fait : enivrés de nous-mêmes ,
Aux grandeurs du passé nous jetons nos blasphèmes ;
Notre envie à ton nom devait s'envenimer ;
Ton époque faisait la nôtre trop petite ,
Ta gloire était trop grande et nous l'avons maudite ;
Nous avons voulu l'entamer.



Eh ! qu'importe ? l'Arabe , en ses instincts stupides ,
Veut parfois démolir les grandes pyramides ;
Mais voyant leurs sommets impassibles dans l'air ,
Et , malgré son travail , leur masse encore entière ,
Tout essoufflé d'avoir arraché quelque pierre ,
Il disparaît dans le désert .



Et vainement il fuit dans ses lointains de sable ,
Des géants de granit la pointe inévitable
Se présente toujours à ses yeux mécontents ;
Et , pour lui rappeler sa honte et sa faiblesse ,
Semble lui dire au loin : Je régnerai sans cesse
Sur les espaces et les temps .



XIV

LE POËTE.

Muse, contemple ta victime !

LAMARTINE.

O mes amis ! ô vous que mon triste délire

N'a pu forcer à me trahir,

A mes yeux égarés dérobez cette lyre :

Mes mains brûlent de la saisir !



Voyez ! un culte si fidèle
 Ne m'a valu que le malheur ;
 De mépris en mépris , de douleur en douleur ,
 Elle a de mes saisons consumé la plus belle.



Mais, qu'ai-je dit ?... de quoi vous osai-je prier ?
 Suis-je capable, hélas ! d'un pareil sacrifice ?...
 Des maux qu'elle m'a faits seule consolatrice ,
 Mes doigts peuvent-ils l'oublier ?
 Un hymen éternel me tient sous son empire ;
 Je le sens, avec elle il me faudra finir :
 C'est le jour qui me luit, c'est l'air que je respire.
 O mes amis ! oh ! loin de les aigrir,
 Apaisez mes douleurs, rendez-moi cette lyre
 Mes mains brûlent de la saisir.



Le malheureux qui lentement succombe,
Qu'Esculape impuissant abandonne à la tombe,
A tout banquet peut désormais s'asseoir :
Des nectars défendus sa lèvre se colore ;
Incertain chaque jour de la prochaine aurore ,
Il se hâte à jouir des derniers feux du soir :
Plus d'espoir à mes maux , j'ai son exemple à suivre ;
C'en est fait , à leur source il faut que je m'enivre :
Jouissons de mon désespoir.



Oui, de mon désespoir. Que de fois , mais en vain ,
J'ai voulu m'arracher cette ardeur dévorante !
Décoché par un bras divin ,
Le trait, rebelle à ma main impuissante ,
S'obstine à rester dans mon sein.
Errant de dictame en dictame ,

J'ai jusques à l'amour demandé le repos ;

Je me disais : « Qu'une beauté t'enflamme !

Aime, c'est être heureux ; les jours seront plus beaux,

Subissant une chaîne à la foule commune. »

Une plus forte voix répondait dans mon cœur :

« Vivre célèbre est le bonheur ;

Vivre oublié, c'est l'infortune. »



Toi qui semblais sourire à mes premiers accents,

Fantôme radieux qui m'apparais sans cesse,

Cette voix, c'est la tienne, ô cruelle déesse !

Nul autel que le tien n'a reçu mon encens ;

J'ai semé sur tes pas les fleurs de ma jeunesse,

Et tu fuis mes embrassements !

Et toujours détrompé, tu m'abuses encore.

Favorable parfois pour mieux me tourmenter,

La nuit même, la nuit je ne puis t'éviter.

Des pompes de tes yeux mon sommeil se décore,

Mon front d'un laurier mérité....

Mais tandis que je m'abandonne
Aux charmes enivrants de ma félicité,
Cruel désenchanteur, le réveil m'environne
D'une affreuse réalité.



Déesse aux faveurs immortelles,
Si sur les tables éternelles
Jamais mon nom ne doit être porté ;
Si jamais à l'obscurité
Je ne dois opposer qu'une faible étincelle,
Affranchis-moi de ton joug inhumain.
Laisse-moi.... pour toujours.... pour toujours répandue
Qu'une ombre bienfaisante interdise à ma vue
Ce perfide appareil dévoilé par ta main !
Renommée, avenir, encens, brillants lointains !
Je ne vous suivrai plus, homicides images ;
Pour des rivages incertains,
C'est assez essayer d'orages....



Ainsi , vaisseau débile amené dans le port ,
Indigne des clartés que lance la tempête ,
J'irai , des mêmes cieus couvrant toujours ma tête ,
Sur les flots de l'oubli dormir jusqu'à la mort.
Ah ! plutôt subissons cette nuit orageuse ,
Laissons , laissons voguer ma nef harmonieuse ;
Soyons plus grands que nos rêves !
Et bientôt à cet univers
Nous toucherons au bord d'un monde poétique...



Non , ce n'est point l'effet d'un orgueilleux travers ;
A l'espoir qui me meut ma fortune s'explique ;
Je me sens destiné pour les divins concerts ,
Comme l'est Philomèle au chant mélancolique ,
L'aigle pour le sceptre des airs ,
Et le coursier pour la palme olympique.

Ainsi que ces fronts couronnés ,
J'atteindrai quelque jour le but de la carrière ;
Et d'une tardive poussière
Je verrai mes rivaux au loin environnés.



C'est là mon seul espoir, c'est là ma seule envie.
J'en ai rempli mes jours, j'en remplirai ma vie.
O muse, nous triompherons !
Rien ne peut désormais m'effrayer.... Des poisons
Se mêlent à ton ambrosie !
Malfilâtre, Gilbert, morts de la poésie,
De leur destin m'ont raconté l'horreur !
Va, je sais à quel prix on obtient ta faveur :
Chacun de tes élus doit être une victime.
A la lueur d'un perfide flambeau,
Tu les conduis, les pousses dans l'abîme ;
Mais tu couronnes leur tombeau...
De cet espoir mon cœur s'enivre,
Satisfait d'être ton martyr ;

Pourvu qu'après ma mort comme eux je puisse vivre,
Ah! comme eux, j'y consens, comme eux fais-moi mourir :
Mourir sur ton autel est une mort si belle !

Et qu'importe alors le trépas !

On le chante sans peur sur la lyre immortelle :
L'astre géant des cieux dans sa course éternelle
Marque le temps, mais ne le connaît pas.

XV

LES DEUX COUPES.

Non, la gloire n'est pas la plus douce ambroisie
Qu'au sein de ses élus verse la poésie :
Un nom retentissant dans la foule jeté
Qui va de siècle en siècle en tout lieu répété ,

D'un insigne brigand peut être la conquête :
Pour tout crime fameux la renommée est prête.
Une torche suffit pour se faire un grand nom ;
Et quand la déité nous offre un pur rayon ,
Tout le bruit que l'on fait retombe sur nous-même
Et sa triste faveur est presque un anathème.
Si l'on pouvait sonder l'abîme de douleur
Que le génie ardent couve au fond de son cœur,
Si la lampe qui veille à côté de sa couche
Pouvait dire les mots qui sortent de sa bouche,
Dans ses rêves fiévreux les soupirs échappés ,
Vague gémissement de ses désirs trompés ,
Bruit sinistre qui dit au fond de sa poitrine
Que quelque illusion est tombée en ruine ,
Celui que notre encens avait glorifié ,
Bien loin de faire envie, hélas ! ferait pitié.

Sous les feux dévorants que l'été nous dispense ,
La terre se crevasse et le désert commence.
L'effet d'un jour brûlant à la nuit est pareil :
L'accablement aussi naît de trop de soleil.
Les plus brillants sommets offrent leur côté sombre.
Qui reçoit plus de jour projette aussi plus d'ombre.
Du haut des cieux noircis lorsque l'orage fond ,
Son aile a plus de prise au flot large et profond ;

Et celui que le ciel a doté de génie
Doit s'attendre à souffrir : toute grandeur s'expie.
Quand il vient à faillir, il tombe de plus haut,
Et le pardon commun lui fait toujours défaut :
Homme, participant de la faible nature ;
On le juge toujours hors l'humaine mesure.
Il se surveille en vain, pour lui tout est écuell ;
Son abandon, faiblesse ; et sa réserve, orgueil.
S'il tombe de son vol, la terre a des outrages ;
S'il s'y soutient, il n'est que plus près des orages.
Quand le soleil se fait plus chaud et plus brillant,
Le reptile engourdi se réveille en sifflant.
Tout ce qu'il a laissé ramper dans la poussière
Lui dispute un laurier, cause de sa misère,
Prix non pas accordé, mais vendu chèrement,
Et qui souvent ne croît que sur son monument.
Ici son œuvre aimée, une œuvre capitale,
Croule sous l'ignorance ou bien sous la cabale.
Là ce sont des amis changés en envieux,
Et l'enfer dans son âme a remplacé les cieux.
Comme l'airain du haut de la tour isolée
Dans le sein du néant jette l'heure écoulée,
Il voudrait du grand jour dont l'éclat le poursuit
Faire le sacrifice à l'éternelle nuit,

Afin de désarmer la bruyante cohue ;
Mais le soleil s'obstine et l'offre à toute vue ;
Alors , abandonnant le monde de l'amour,
Il cesse d'être bon et provoque à son tour.
Tel dans l'amphithéâtre à cent clameurs en butte,
Le terrible taureau se décide à la lutte ;
D'une plèbe en fureur pressé de toutes parts ,
Sur tous les points du cirque il présente ses dards ;
Mais de tant de combats sa force consumée
Cesse de soulever la poussière enflammée ;
De ses vils ennemis , rebut des carrefours ,
Le cercle menaçant se resserre toujours ,
Et l'on voit quelquefois le roi de nos campagnes
Abattu sous un bras tatoué dans les bagnes !



Ah ! si l'on veut savoir quand , frère d'Ariel ,
Le barde ouvre son âme aux délices du ciel :
C'est quand les passions en elle font silence ;
Quand la muse vers nous , chaste épouse , s'avance
Au jour inspirateur que la lampe de nuit
Jette , mystérieuse , en notre obscur réduit ,

Et que, penchant sur nous sa céleste auréole,
Elle vient, appuyant son bras sur notre épaule,
D'un son de voix dont rien n'égale la douceur,
Et d'un regard rempli d'une sainte langueur,
Nous dire, souriant : « Suis-je la bien-venue ?
« Ami, depuis longtemps je te suis inconnue ;
« Mon amour ne dort pas même dans le sommeil,
« Et mon cœur vient du tien provoquer le réveil.
« A la terre toujours borneras-tu ton rêve ?
« Vers des mondes plus purs que ton front se relève !
« Tu le sais, au milieu de nos brûlants transports,
« Nos voluptés n'ont point l'aiguillon du remords. »
Ces mots jettent en nous une ineffable ivresse :
On perd le souvenir de tout ce qui rabaisse,
Ce qu'on a fait souffrir et ce qu'on a souffert,
Et, digne d'accepter ce qui nous est offert,
Nous saisissons la main de la vierge immortelle
Et, nous abandonnant à l'essor de son aile,
Ensemble nous partons pour des cieux éclatants ;
Nous cessons d'habiter et l'espace et le temps...
Idéal dévoilé ! ravissement ! prodige !
Mer où l'esprit s'abreuve et nous fait dire : Où suis-je ?
Amour qui d'ici-bas laisse l'amour bien loin,
Feu qui n'a pas de nom et n'en a pas besoin,

Tant il est reconnu par l'âme qu'il embrase !
Et lorsqu'on redescend du haut de son extase ,
Notre lyre aux accords du ciel porte un défi :
Pour chanter l'inconnu la volonté suffit.
L'oreille entend des chants qui ne sont pas encore ,
Et du sein du chaos leur rythme est près d'éclorre
Et, pareil à celui qui tira tout de rien ,
On jouit de son œuvre et l'on se dit : C'est bien.
Car l'homme , du Très-Haut noble et sublime ouvrage ,
N'est pas l'égal de Dieu , mais il est son image ;
Ainsi qu'il fut produit , il produit à son tour :
Toute création se fait avec amour ,
Et l'amour, l'amour seul , ineffable mystère !
Est le seul bien réel du ciel et de la terre.

XVI

SUR LA MORT DE SIGALON,

DÉCÉDÉ A ROME.

Lorsque, fendant les flots de la mer de Tyrrhène,
Ton vaisseau l'emportait vers la plage romaine,
La lyre en main, debout sur les dalles du port,
Ma muse à mes adieux mêla sa poésie,
Et croyait, dans l'espoir dont elle était saisie,
T'envoyer au triomphe et non pas à la mort.



Mais la mort est , hélas ! mêlée à toute chose.
Lorsque nous projetons , la cruelle dispose ,
Et coupe nos chemins d'un funèbre fossé.
L'un expire au moment d'achever sa conquête ;
Celui-ci tombe aux pieds d'une toile incomplète ,
Et l'autre avant la fin d'un hymne commencé.



Au moment de jouir des labeurs de leur vie ,
Quand ils ont subjugué l'œil même de l'envie ,
Serpent qui s'entrelace à tout ce qui grandit ,
Je ne sais , de nos jours , quelles fatales causes
Font tomber à la fois les hommes et les choses ,
Et remonter au ciel tout ce qui respire.



Tendre ami ! qui, versant ton âme dans mon âme ,
Du saint amour de l'art y ranimais la flamme ,
Et m'inspirais des vers dignes de tes tableaux ;
Toi qui , n'ayant jamais qu'une aimante parole ,
Et toujours oublieux de ta propre auréole ,
Renvoyais noblement l'éloge à tes rivaux ;



Oh ! le trépas devait te choisir pour victime ;
Car tu brillais aussi par ton pinceau sublime ,
Michel-Ange sortait des ténébreux séjours ,
Et , le voyant revivre et braver sa puissance ,
La mort , croyant trouver dans ton œuvre une offense ,
En a tiré vengeance en soufflant sur tes jours.



Mais elle ne s'est pas encore assez hâtée :
Une part de la vie ici-bas est restée ;
Ton astre en se couchant laisse plus d'un rayon :
Saint Jérôme, Locuste, immortelles images ,
De la postérité recevront les hommages ,
Sans jamais épuiser son admiration.



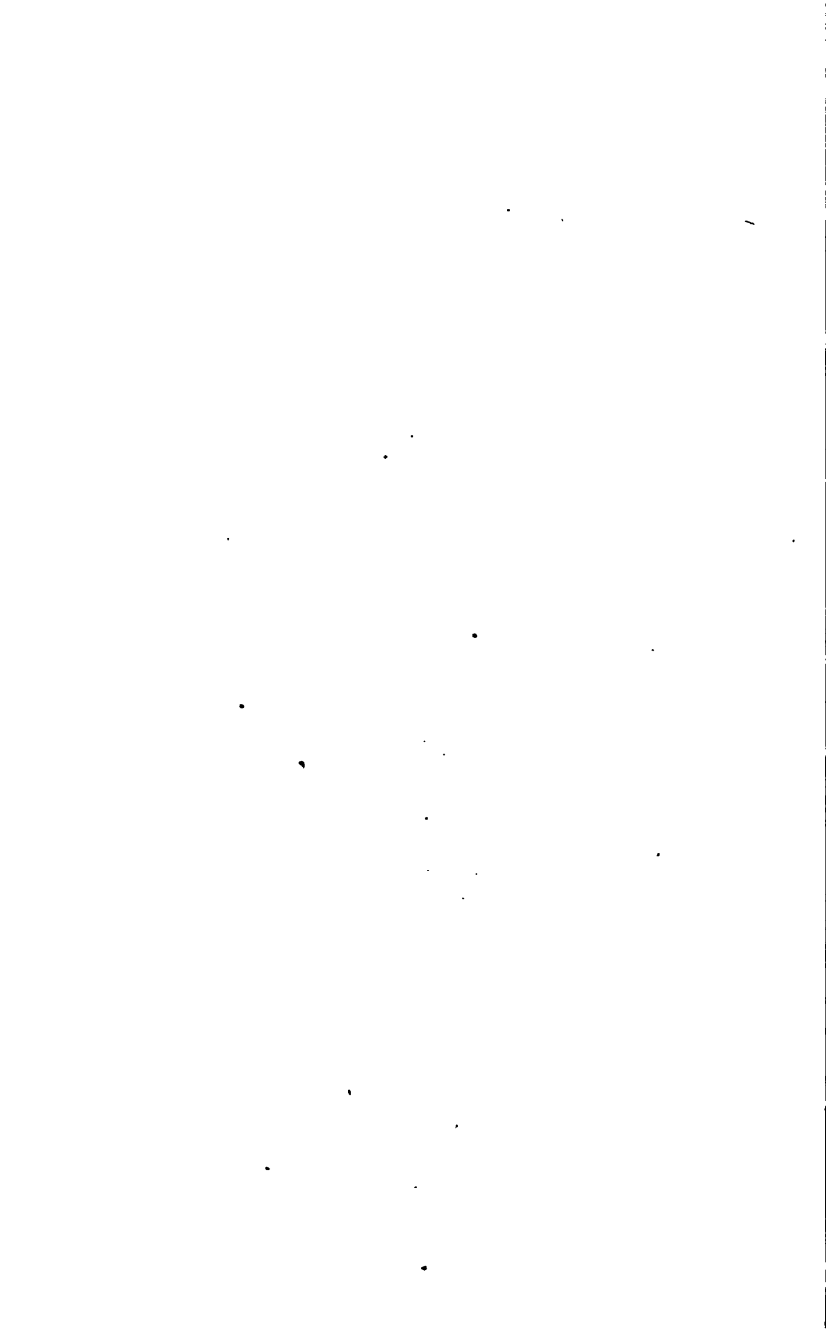
L'équitable avenir pour toi déjà commence ;
Ton pays , s'éveillant de son indifférence ,
Cherche quel monument il pourra l'ériger ;
Ta mort fait rendre enfin justice à ta mémoire ,
Et Nîmes maintenant se souvient de ta gloire ,
Lui qui te recevait en obscur étranger.



Mais aux lieux où tu meurs nous laisserons ta cendre :
Rome , que de si haut le destin fit descendre ,
Saura bien mieux que nous satisfaire à ton deuil ;
De tout génie éteint elle est le cimetière ;
Sa poussière sacrée est la seule poussière
Qui puisse dignement recouvrir ton cercueil.



Mais , silence à l'orgueil ! j'oubliais Lacordaire ,
Auprès de ton chevet céleste mandataire ,
Te dévoilant le jour qui sans cesse reluit !
Splendeur dont l'œil de l'âme à tout jamais s'inonde ,
Et gloire auprès de qui la gloire de ce monde
N'est que triste silence et déplorable nuit.



XVII

A MADemoiselle ORBELIN.

Ni le chantre sauvé des fureurs de Nérée
Par un dauphin captif de ses divins accords ,
Ni celui qui , cherchant une épouse adorée ,
Attendrit de son luth le royaume des morts ;



Ni le palmier bercé par de tièdes haleines ,
Ni Memnon exhalant des sons miraculeux ,
Ni le bruit indécis des cascades lointaines ,
Ni le cygne mourant sur des bords fabuleux ,



Ni la péri des eaux , sirène de l'Asie ,
Ni Bulbul ravissant le silence des bois ,
Ni les chœurs de la nuit versant la poésie ,
Rien ne peut égaler le charme de sa voix .



Qui pourrait l'oublier ? Une fois entendue ,
Toute âme la répète en ses moments rêveurs ;
C'est une hymne du ciel ici-bas descendue
Pour verser quelque baume aux souffrances des cœurs .

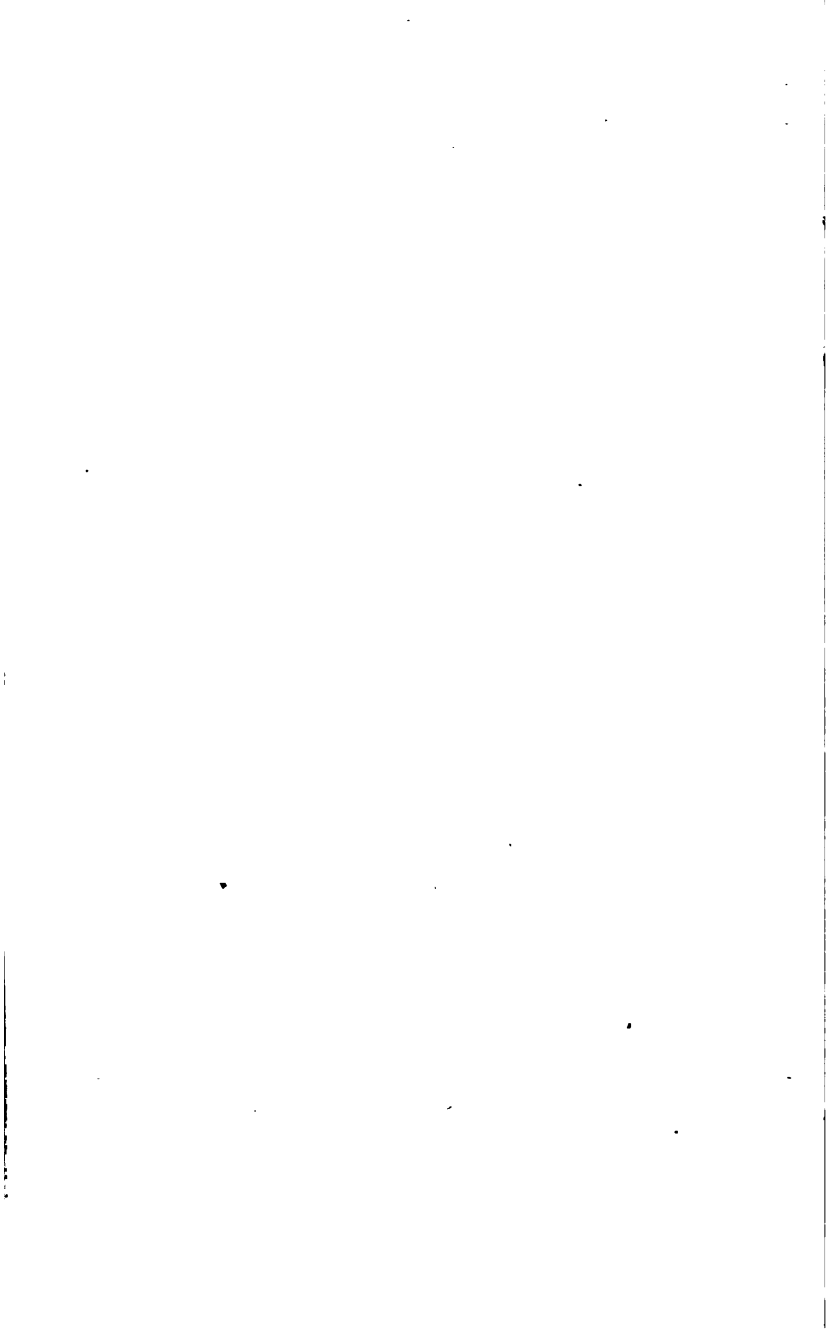


Rien d'humain ne ternit mon hommage sincère :

Accepte sans regrets mes vers reconnaissants.

Tu daignas dans nos murs chanter pour la misère :

Leur poète pieux te devait son encens.



XVIII

A MADemoiselle ANNE DE WIELHORSKI.

Tu l'en vas retrouver la ville du grand Pierre,
Et moi le vieux berceau du pieux Antonin;
Mais pour le souvenir il n'est point de barrière,
Et le mien volera vers ton climat lointain.



Que le tien, à son tour, faisant même voyage,
Puisse me visiter sous mon brûlant soleil,
Alors que de mes vers tu liras quelques pages ;
Ils n'auront jamais eu de triomphe pareil.

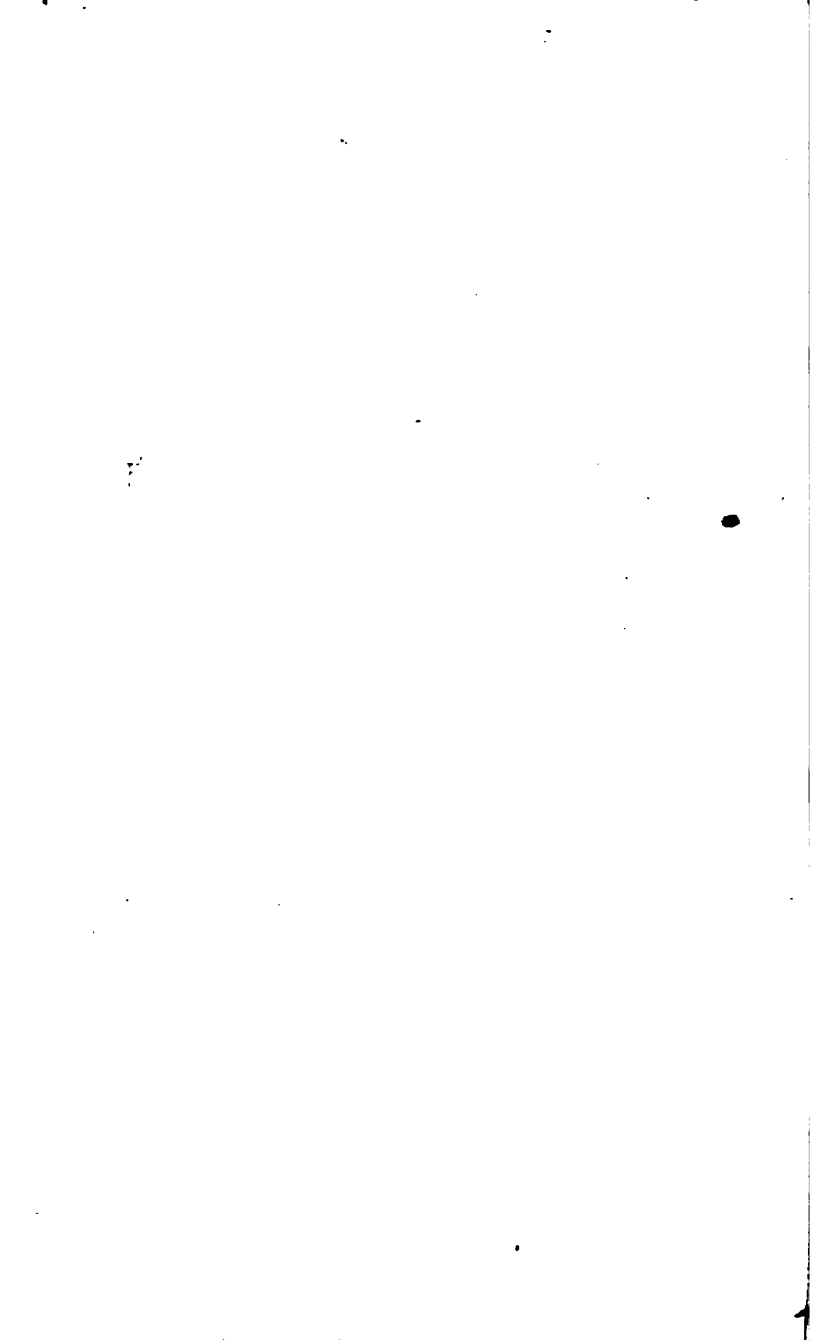


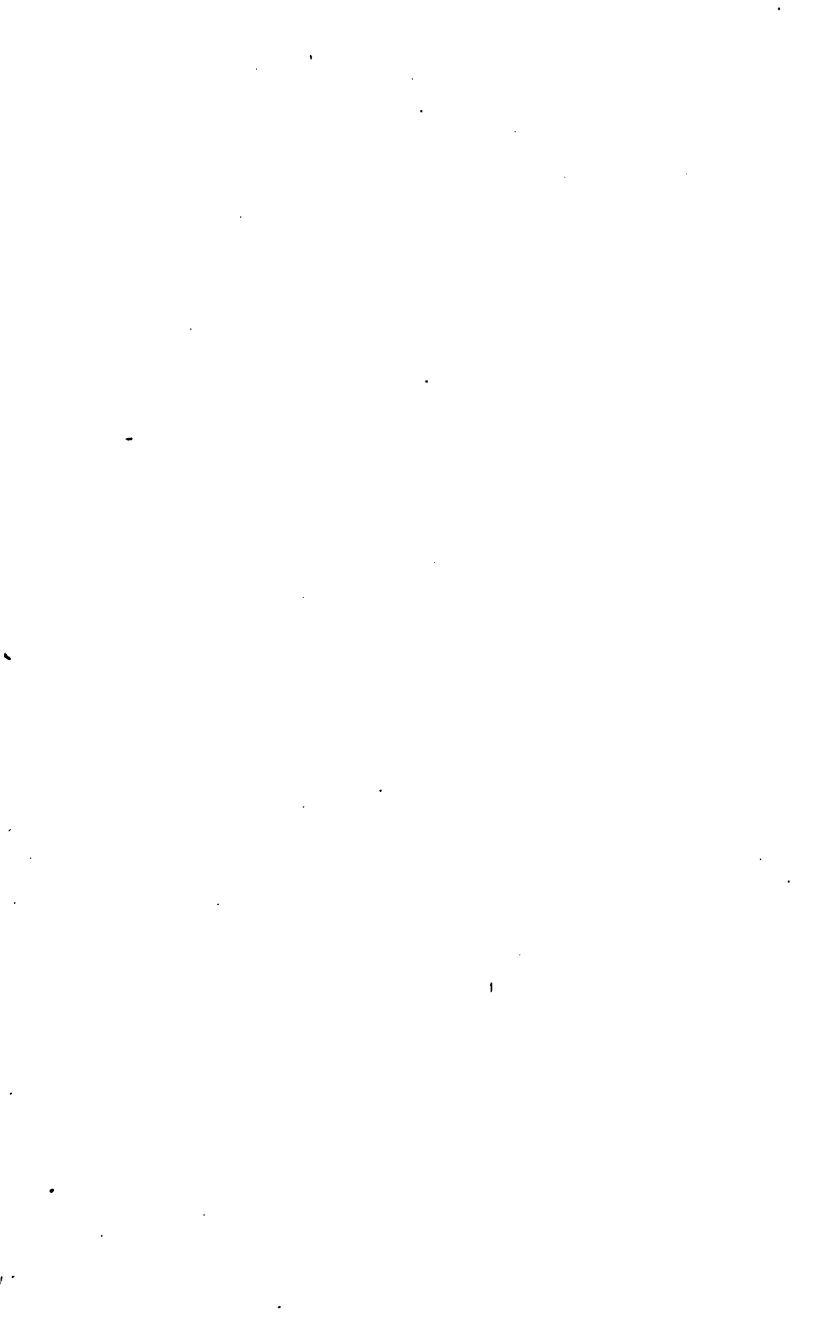
Adieu, charmante fleur éclose sous la neige,
D'une mère adorée et l'amour et l'espoir,
Des lauriers paternels que l'éclat te protège,
Si jamais sur ton front le ciel se faisait noir.



Adieu ! ce mot, amer à toute lèvre humaine ,
● Entre les cœurs aimants ne peut-il s'adoucir ?
Adieu... non : Au revoir, cela fait moins de peine ,
Au revoir par l'esprit et par le souvenir.

FIN.







1/24/33



